

*Jacques  
Loew*

*Mon  
Dieu  
dont je  
suis sûr*



FAYARD-MAME

Ce livre commence et s'achève par un poème : un psaume de gratitude écrit très spontanément par Jacques Loew pour fêter l'anniversaire du jour où, en 1932, Dieu a ouvert son esprit à l'hypothèse de l'invisible — pour célébrer aussi l'émerveillement du voyage d'un demi-siècle qui a suivi.

Aujourd'hui, alors que le terme du voyage se rapproche, l'auteur confronte ces premiers germes et ce qui lui semble l'essentiel de la foi, c'est-à-dire les chemins que Dieu lui-même a tracés sur notre terre pour le rencontrer.

Ni autobiographie, ni mémoires, même si l'auteur fait appel à ses souvenirs, ce livre est, au sens biblique du mot, le « mémorial » de la tendresse attentive de Dieu pour sa création, l'homme au sein du cosmos.

# Table des matières

En guise de présentation .....	5
1932-1982 .....	9
<b>Chapitre 1</b>	
« Avant que je ne sois, tu me connaissais » .....	17
Silence, Neige et Chartreux .....	25
<b>Chapitre 2</b>	
Conduis-moi, douce lumière .....	41
L'école du regard .....	47
François, le cosmonaute du regard spirituel .....	49
<b>Chapitre 3</b>	
Un simple coquelicot ? Pas si simple que ça ! .....	61
Entre Dieu et l'homme : un interminable débat .....	67
« L'homme passe l'homme » .....	77
<b>Chapitre 4</b>	
Dieu... Oui, mais où ? .....	91
« Des ténèbres à l'admirable lumière » .....	99

## **Chapitre 5**

Bible inépuisée, neuve chaque matin .....	107
Abraham, mon père .....	115
La Todah .....	121
Les mots de la tendresse .....	129

## **Chapitre 6**

Dieu, tu es mon Dieu .....	139
Plus précieuse que la neige, la Sagesse .....	147

## **Chapitre 7**

Amour et Présence : l'Eucharistie .....	159
Amour et Communion : l'Eglise .....	167
« Mienne est la Mère de Dieu » .....	175

## **Chapitre 8**

Amitié avec Dieu .....	181
Les trois mots de la foi : Père, Fils, Esprit .....	185
« L'abîme appelle l'abîme » .....	191

## **Chapitre 9**

L'innombrable « surcroît » du Royaume .....	199
Jérémie, mon frère .....	207

## **Chapitre 10**

Maintenant et à l'heure de notre mort .....	215
« Tu ne mourras pas. Crois-tu cela ? » .....	221

<b>Quelques points de repère chronologiques .....</b>	<b>233</b>
---	------------



## En guise de présentation

Cinquante ans...

Non, ce n'est pas mon âge. Alors pourquoi ce chiffre ? Parce qu'il y a cinquante ans, j'ai rencontré Dieu. Et j'avais 24-25 ans. Vous venez déjà de faire l'addition. Le calcul est facile !

Que s'est-il donc passé ? Rien d'extraordinaire, rien de fulgurant. Comme une aurore qui se lève, un brouillard qui se dissipe, un amour naissant.

Et rien d'extraordinaire depuis, si ce n'est cinquante ans de bonheur intérieur. Une joie intime. Une lumière au-dedans. Comme un tableau qui serait composé de couleurs qui se nommeraient : paix, joie, sérénité au milieu des coups durs, certitude d'exister, certitude d'être aimé.

Je viens de dire : J'ai rencontré Dieu. Non, ce n'est pas vrai car rencontrer quelqu'un évoque à l'origine un hasard, une circonstance fortuite : une heureuse, une malheureuse rencontre. On ne

rencontre pas « par hasard » quelqu'un qui vous attend. Il me faut dire : J'ai reconnu Dieu qui m'attendait.

« Dieu était là et je ne le savais pas », l'exclamation du vieux patriarche Jacob dans son désert, il y a près de quatre mille ans, reste toujours vraie. Dieu était là, mais moi je l'ignorais.

Mais pourquoi aujourd'hui un livre pour dire ces cinquante ans ? Qui suis-je pour les hommes de ce monde de 1983 ? Un dépassé ? Un homme qui a fait son temps ? En France, la langue populaire ne manque pas d'expressions pittoresques mais le langage administratif oscille et bascule sans trouver le mot juste : le « Monsieur du 3<sup>e</sup> âge » d'aujourd'hui ne vaut pas mieux que le « petit vieux » d'hier ou le « noble vieillard » d'avant-hier.

L'Africain, lui, garde le sentiment que les « vieux » — mais ce mot est alors prononcé avec un tendre respect — servent à quelque chose. L'homme âgé est le témoin de ce qui mérite d'être retenu du passé, d'être gardé dans la mémoire des générations : un vieux qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.

Plus belle, plus dynamique est la réponse que je puise dans ma Bible :

Ps 90, 12    Initie-nous à bien compter nos jours,  
                  alors nous entrerons au cœur de la Sagesse.

Certes, la Bible reconnaît la brièveté de la vie qui s'impose à mon regard et elle m'invite à ne pas oublier mon âge :

Ps 90, 5.6.10    Notre vie s'épuise comme un murmure.  
                  Le nombre de nos années ? Soixante-dix,  
                  quatre-vingts pour les plus vigoureux !  
                  Comme l'herbe qui pousse  
                  à l'aurore, elle fleurit et passe  
                  au soir, fauchée, elle se dessèche.

Mais elle m'apprend une chose entre toutes précieuse : à quoi je puis servir :

Ps 92, 15-16    Vieillissant, il fructifie encore,  
                  il garde sa sève et sa verdure  
                  pour annoncer : Le Seigneur est droit !  
                  Pas de faille en Dieu, mon rocher !

**Je sais pour quoi je vis :**

Ps 71, 18-19    Au jour de la vieillesse, au temps des cheveux  
blancs,  
ne m'abandonne pas, mon Dieu,  
que je dise aux hommes de ce temps ta puissance.  
Toi qui fais des merveilles  
Dieu, qui donc est comme toi ?

Le texte qui a donné naissance à ce livre, on le comprendra aisément, n'a pas été écrit pour être publié : c'est une prière de gratitude, une intime célébration de cinquante ans de bonheur.

Par ailleurs, des amis m'ayant demandé de dire quelles étaient, pour moi, les lignes principales de la recherche de Dieu, j'ai simplement repris ce texte et l'ai développé ici très librement.

Ainsi, autour de ce « psaume » d'action de grâces, gravitent, et le rappel des premiers jours de ma vie dans la foi, et ce qui, alors en germe, me semble aujourd'hui toujours l'essentiel.

Voilà pourquoi cette prière commence au début du livre et lui sert de conclusion.

Dans le récit initial, le lecteur trouvera quelques épisodes dont j'ai parlé ailleurs. J'ai essayé de les réduire à l'indispensable nécessaire pour assurer la continuité de ce livre.

## 1932-1982

*Cinquante ans de fidélité, mon Dieu...  
De ta fidélité à toi, bien sûr,  
Car de mon côté, sans rien noircir,  
Cinquante ans de marche boiteuse,  
Mais à ta rencontre.*

*Cinquante ans d'action de grâces.  
Alors, là, c'est à moi de parler,  
Chanter, louer, proclamer, magnifier :  
« Dieu, qu'elles sont précieuses pour moi,  
Tes pensées !  
Tes œuvres sont merveilleuses,  
Mon âme le sait bien ! »*

*Dans ce voyage d'un demi-siècle  
Tu m'as sans fin émerveillé.  
Depuis ce premier flocon de neige  
Où tu m'as parlé  
Jusqu'aux flamants roses de Camargue.*

*Depuis l'humble feuille et l'herbe vertes,  
Sources premières de toute vie,  
Et la méticuleuse abeille  
Avec son nécessaire de beauté,  
— Peigne, brosse et brillantine —,  
Et la fermeture-éclair de son aile.*

*Et toi, coquelicot, couleur de l'été,  
Soleil et sang dans les blés  
Si fragile, fané à peine cueilli,  
Tu me parles de Dieu autant qu'une cathédrale  
Quand je te vois  
Si follement prodigue en ingéniosités !  
Dis-moi donc ton secret,  
Qui t'a programmé ?*

*Aujourd'hui peut-être suis-je davantage sensible  
A la ramure des arbres en hiver  
Quand elle se profile, noire,  
Sur un ciel uniforme et gris  
Révélant leur harmonie  
« Chacun selon son espèce ».  
Mais aussi lorsque la sève encore secrète  
Donne aux branches plus d'ampleur  
Avant que les bourgeons de mars apparaissent.*

*Et je vis que cela était bon.*

*Et lorsqu'au sixième jour de la Création,  
Né du limon de la terre et du souffle divin  
Paraît l'homme,  
J'ai entendu Dieu qui disait :  
« O le très grand bien ! »*

*Mais il est une autre source cachée  
De gratitude éblouie  
Pouvoir dire avec le Psaume :*  
« Dieu, tu es mon Dieu,  
Mon Dieu dont je suis sûr. »  
Dieu, ta création est signée de ta présence,  
Mais tu es « mon Dieu » par la connaissance.

*Tu es le Dieu de toutes les religions,  
Mais tu es « mon Dieu » par l'Alliance  
Que tu fis avec Moïse et avec moi  
Quand je sortis de la servitude d'Égypte.*

*« Mon Dieu » depuis le Buisson ardent  
Où tu m'as révélé ton nom :*  
« Celui qui Est et qui Était et qui Vient »,  
Et je rends grâce à la philosophie de l'Être  
— Mais oui ! — qui m'a donné joyeuse assurance  
Face aux broyeurs d'incertitudes.

*Dieu, ma source permanente d'être,  
Qu'il est bon d'être ainsi rattaché à toi  
Et, plus intimement que l'embryon dans sa mère,  
Tout recevoir de toi, la vie, le mouvement, l'être :*  
« Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? »

*Alors greffée sur cette présence primordiale  
Vient Ta Parole,  
Lumière de vie qui illumine tout homme,  
Jésus de Nazareth  
« Né d'une femme » et ton Verbe éternel :  
« Et le Verbe s'est fait chair  
Il a planté sa tente parmi nous. »*

Et j'ai lu, avant que mes jours ne soient,  
Mon histoire, inscrite dans ton Livre.  
J'ai appris à épeler l'alphabet de ta grâce,  
Balbutié les mots de ta tendresse  
Connu cette « fidélité » dont tu es le prisonnier,  
Car tu ne peux te renier toi-même.

Bible inépuisée, neuve chaque matin  
Comme « tes entrailles de miséricorde »,  
Livre fait de main d'homme  
Et de ton souffle inspirateur.

Et je fête aujourd'hui le jour anniversaire  
Où tu as ouvert mon esprit  
A l'hypothèse de l'invisible :  
« Ceci est mon corps livré en mémorial »  
Et depuis ce jour tu fais de moi ton Corps  
Quand tu me donnes le tien  
A manger, « à mâcher » dit l'Évangile.

Dieu, mon Dieu, Père..., Fils..., Esprit Saint...,  
Que pourrais-je de Toi recevoir davantage  
Que ces trois mots ?  
Ton mystère le plus intérieur m'est donné.  
Et pourtant, fidèle à l'Évangile du Royaume,  
Tu as ajouté le « surcroît » innombrable  
De la communion des saints.

Aujourd'hui dans le mystère de ta Présence  
Une parole se fait plus insistante :  
« Qui mange ma chair  
Moi, je le ressusciterai au dernier jour. »



*A ce lendemain aussi invisible  
 Que ton Corps consacré,  
 Fais-moi la grâce de répondre :  
 « Sur ta Parole, Seigneur, je crois. »*

*Au-delà de toute apparence  
 Je crois que tu me feras franchir la mort.  
 L'exode d'Israël passant la mer Rouge,  
 Ton exode à toi, Jésus, le troisième jour  
 « Te relevant d'entre les morts  
 Selon les Ecritures »,  
 Sont la tête de pont  
 De mon personnel exode.*

*Et tous les dogmes et les sacrements  
 Et la Bible et Marie,  
 Ces étoiles de ma vie,  
 Sont en orbite autour de ce point central :  
 Tu nous fais passer la mort.  
 Tu viendras me chercher dans la tombe,  
 Tu me ressusciteras.  
 C'est pourquoi on te nomme Sauveur.*

*Dans ma nuit, je te cherchais.  
 Toi, Dieu inconnu,  
 A la Valsainte, dans ton silence,  
 Tu venais à ma rencontre.  
 Aujourd'hui les calendriers et les horloges  
 Inversent les rôles :  
 A mon tour d'aller vers Toi,  
 Dieu, mon Dieu, si proche.  
 Aujourd'hui, à Cîteaux, tout commence.*

*Mais il est  
une autre source cachée  
de gratitude éblouie,  
... pouvoir dire  
avec le Psaume :  
« Dieu, tu es mon Dieu »*

# Dieu, tu es mon Dieu

« Dieu, *mon* Dieu, ce n'est pas une formule  
de routine  
que l'on répète sans y penser  
ou alors, c'est bien dommage !

Ce minuscule pronom personnel  
pèse mille et mille fois son pesant d'or.  
Par lui, Dieu, tu n'es plus le Dieu anonyme  
des penseurs  
mais le Dieu qui *me* parle  
comme autrefois tu as parlé à Moïse  
comme un ami parle à son ami.

Tu es le « Dieu vivant », proche des hommes.  
A Moïse déjà tu te présentais comme le Dieu  
de ses ancêtres :

Ex 3,6 « Je suis le Dieu de ton père  
Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Ja-  
cob. »

Non pas une Idée,  
mais Quelqu'un qui parle à quelqu'un.  
Comme un trésor de famille,

un secret qui se transmet  
de génération en génération.

Par un pacte personnel, tu fais alliance avec  
les hommes.

Mais pas comme nos malheureuses alliances  
Atlantique ou du Marché commun ou du  
Pacte de Varsovie

ou de ceci et de cela,  
à chaque instant révisables,  
oubliées dès qu'elles dérangent.

Non, ton Alliance, Dieu, est, de ton côté,  
éternelle

car tu ne peux te renier toi-même.

Tu sais pourtant qui nous sommes :

Ps 103, 15-16 « L'homme ! ses jours sont comme l'herbe,  
comme la fleur des champs, il fleurit.

Sur lui, qu'un souffle passe, il n'est plus. »

Et tu connais la légèreté de notre amour,

Os 6, 4 « semblable à la nuée du matin,

à la rosée qui très tôt se dissipe.

Ps 103, 17 Mais l'amour de Dieu pour qui le cherche  
est de toujours à toujours. »

Toi, tu ne te lasses jamais.

Ainsi, tu es mon Dieu par la continuité  
de ta présence.

Depuis l'aurore des siècles

tu es venu t'accoutumer aux hommes,

t'apprivoiser à nous

et plus encore nous apprivoiser à toi

avant que vienne le jour

de nous donner ton Fils

l'Emmanuel, « Dieu-avec-nous ».

Mais tu es aussi « mon Dieu »

parce que tu m'as dit ton nom

lorsque Moïse vit ce buisson, flamme ardente

qui brûlait et ne se consumait pas :  
« Quel est ton nom ? » demande Moïse.  
Dire son nom c'est se livrer à l'autre  
qui peut désormais vous interpeller,  
vous signaler, vous dénoncer à la police  
ou vous appeler tendrement par ce nom  
qui fait de vous sa possession.

Mais mon Dieu, ne t'es-tu pas trompé ?  
As-tu bien vu à qui tu parlais ?  
— A un berger poussant son troupeau  
à la recherche des puits, de pâturage en pâturage.  
A cet homme tu dis un nom  
simple et mystérieux  
qui te révèle à lui  
et qui te cache tout autant,  
un verbe :

Ex 3, 15 « JE SUIS.  
C'est là mon nom à jamais ».  
Ni un substantif  
par lequel tout être est « nommé ».  
Ni un adjectif qui te qualifierait :  
puissant, fort, unique...  
Non : un verbe,  
le mot-clé de toute phrase,  
mais qui, seul, reste enveloppé de mystère.  
Par ce nom, Moïse pourra t'appeler désormais  
mais tu refuses de te laisser classer  
dans une catégorie d'homme.

« Je suis » : un verbe au présent qui recouvre  
tous les temps.  
Je suis qui je suis :  
Tu ne peux, Moïse, en savoir plus.

Je suis qui je serai :  
Tu apprendras à me connaître  
Quand tu verras ce que je ferai.  
Je suis celui qui est :  
Le seul vrai Dieu, les idoles sont néant.

Mais maintenant, Moïse, écoute bien :  
Je suis avec toi :  
Je te fais don de ma Présence.  
Aucun nom ne peut me saisir  
car je suis Dieu, l'Insaisissable,  
mais je serai toujours  
Dieu agissant,  
Dieu avec toi.

« Je suis » dit Dieu à la première personne.  
« Il est », dira l'homme.  
« Il est, il était et il vient », dira l'Apocalypse :  
Celui dont la présence couvre le passé, le  
présent, l'avenir.  
Un nom ineffable,  
gage d'une alliance inouïe  
entre Dieu et la race des hommes.  
Et Jésus sera crucifié pour s'être désigné  
par ces mêmes mots : « Je suis »,  
s'affirmant par là le même Dieu.

\*  
\*\*

Ce « Je suis » devint mon propre buisson ar-  
dent,  
mon trait d'union avec le mystère impronon-  
çable.  
Balbutier ces mots fut parmi les heures  
les plus joyeuses, vivifiantes, lumineuses de  
mes études.  
Et je ne remercierai jamais assez et le vieil  
Aristote

et saint Thomas d'Aquin et l'Eglise  
(catholique, apostolique et sainte)  
de m'avoir enseigné ce que certains  
nomment avec dédain « la philosophie de l'être ».

Dire de Dieu « Il est »  
c'est le situer d'un seul mot à part de toutes  
les créatures,  
Lui seul Est, nous, nous ne *sommes* pas.  
Nous, nous *avons* l'être, l'existence,  
Lui, il Est l'Existence même, par identité.  
Lui seul peut dire « Je suis la Vie ».  
Il ne peut la perdre, elle est lui-même.  
Nous, que nous soyons minéral, végétal ou  
archange,  
nous *avons* l'être  
à la manière d'un cadeau reçu,  
un cadeau inespéré, inespérable,  
qui pourrait cesser  
car aucune étoile n'est éternelle.  
Nous, nous aurions pu ne pas être.  
Lui, il Est.  
Qui de nous oserait dire « Je suis la pensée »,  
« Je suis l'intelligence »,  
« Je suis la bonté », « Je suis l'amour » ?  
Les « avoir » est déjà merveilleux.  
Mais lui, Dieu, il est tout cela, c'est sa nature  
même.  
En lui, l'Etre absolu : Etre, Connaître, Aimer  
ne font qu'un.  
Il connaît tout car de tout il est source  
et c'est lui qui communique l'être.  
Il aime tout car tout provient de son amour :  
Pour lui, créer c'est aimer.  
Etre créé, pour nous, c'est être aimé.  
Etre, ne serait-ce que l'espace d'un matin  
comme une rose,

devient précieux : elle aurait pu ne pas être.  
Du rosier, elle a tout reçu :  
couleur, parfum, épines pour la protéger,  
mais tous les rosiers du monde sont aussi  
indigents d'« être »  
que la rose elle-même.  
Tous ne subsistent, n'ont subsisté, ne subsis-  
teront  
que dans l'Être unique  
qui seul donne d'être  
parce que lui, Il est.  
Tous mendient une explication :  
Pourquoi suis-je sorti du néant ?  
Les rosiers n'ont pas la réponse,  
elle est dans le cœur de l'homme.  
L'être de la rose, c'est de chanter la beauté de  
l'Être.  
Et le poète musulman a raison :

Wacite « Celui qui veut contempler la gloire de Dieu,  
qu'il contemple une rose rouge. »

\*  
\*\*

J'existe ! Je suis donc dans ta pensée, mon  
Dieu.  
Dans ta pensée et ton tendre vouloir  
et pas seulement en Toi avant les siècles, dès  
l'origine du monde.  
Aujourd'hui, à la minute, à la seconde même,  
Tu me maintiens hors du néant  
participant à ton être.  
Act 17, 28 En toi, j'ai « la vie, le mouvement et l'être ».

Tout me devient précieux et me rattache à  
Toi.

Et quand je dis avec le psaume :  
Ps 31, 15 « Dieu, tu es mon Dieu »



non seulement tu es là  
mais c'est toi qui te fais  
Ps 31 « ma grâce, ma citadelle, mon libérateur,  
Dieu, mon rocher, le refuge des cimes ».  
Dans ta main, je dépose mon souffle...  
Et moi, je m'abandonne en toi, Seigneur.  
Je dis : Tu es mon Dieu.  
Ton amour me fait danser de joie !!

## Plus précieuse que la neige, la « Sagesse »

L'harmonie parfaite des flocons de neige m'avait conduit vers Dieu. Au cours de mes études religieuses, une autre source de beauté allait se découvrir à moi. Une comparaison en fera comprendre l'importance. Il arrive, au cours d'un déménagement ou d'un incident quelconque, que des livres se trouvent en vrac dans une pièce. Pêle-mêle, jonchant le sol ou empilés en tas plus ou moins branlants. Toute la science des hommes est là, présente, inutilisable. Malheur à celui qui veut sortir un livre du tas : tout le reste s'écroule.

Tel était à peu près, me semble-t-il, l'état de mon cerveau lorsqu'à l'âge de vingt-sept ans j'entrai chez les dominicains. J'avais certes étudié, passé des examens, beaucoup lu, mais quel vrac dans mon esprit ! Au lycée de Nice, une dissertation m'avait bien valu un prix de philosophie, mais en réalité ce n'était guère qu'un feu d'artifice faisant scintiller dans le ciel de la pensée les divers systèmes des philosophes, où chacun « pose à nouveau le problème » puisque, paraît-il, jusqu'à lui celui-ci était mal posé...

Or, à Saint-Maximin, les études religieuses me rendirent un service inestimable. Au lieu d'apporter un système nouveau complétant — démolissant — les précédents, elles me fournirent humblement une série de rayonnages sur lesquels le vrac pouvait se transformer en bibliothèque ordonnée : elles mirent de l'ordre

dans mon esprit. La diversité des penseurs et des systèmes subsistait, mais un ordre m'était offert pour les aborder.

En même temps, je découvrais, vivante dans l'Eglise et tradition accumulée au cours des âges, l'existence d'une Sagesse de l'intelligence : une façon d'aborder les questions, enrichie de siècle en siècle par une continuité, émondée aussi de génération en génération de ce qui est particulier à chaque époque.

La découverte de cette Sagesse, aujourd'hui après les cahots de la guerre, de l'après-guerre, du concile et de l'après-concile, m'apparaît comme un des trésors les plus précieux qui m'ait été donné.

Dans la recherche de Dieu, il y a trois routes et, puisqu'elles vont vers Dieu, je les appellerai trois « sagesse » :

réfléchir sur Dieu,  
croire Dieu qui parle,  
aimer Dieu qui m'aime.

Ces trois routes passent par trois précieux cadeaux faits par Dieu à l'homme, trois livres qui nous sont offerts :

l'univers de la Création,  
la Bible,  
notre propre cœur.

Saint Thomas d'Aquin nous parle admirablement de ces deux premiers livres :

Dieu, comme un excellent maître, a pris soin de nous laisser deux écrits parfaits, afin de faire notre éducation d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Ces deux livres divins sont la création et l'Écriture Sainte. Le premier ouvrage a autant de chapitres excellents qu'il y a de créatures et il nous enseigne la vérité sans mensonge. Aussi, quelqu'un ayant demandé à Aristote où il avait appris tant de si belles vérités, il répondit : « Dans les choses, car elles ne savent pas mentir ».

En effet, la création tout entière est un grand chemin d'accès vers Celui qui en est le maître. Saint Paul déjà disait aux habitants de Lystres que, par elle, Dieu « se rendait témoignage » devant toutes les nations :

Actes 14, 16 Dans les générations passées, Dieu a laissé toutes les nations suivre leurs voies ; il n'a pas manqué pour autant de se rendre témoignage par ses bienfaits, vous dispensant du ciel pluies et saisons fertiles, rassasiant vos cœurs de nourriture et de joie.

Le deuxième livre, celui que justement nous appelons « le Livre », la Bible, nous conduit à Dieu par ses prophètes — ceux qui marchent devant lui pour parler en Son nom — jusqu'à la venue de celui qui est Sa parole même :

Hébreux 1, 1 Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis à nos pères par les prophètes, Dieu en ces derniers jours nous a parlé par le Fils... ce Fils qui soutient l'univers par sa parole puissante.

Enfin le livre peut-être le plus scellé, le plus difficile à lire, notre propre cœur : Dans le secret de mon moi profond, à travers les éléments de ma vie, à travers les deux autres sagesse, il y a une troisième sagesse qui est comme une parole intérieure, une rencontre cachée mais vivante avec Dieu.

Il ne s'agit plus d'une sorte de « démonstration de l'extérieur », mais de ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme, d'une rencontre avec la Vérité qui est amour, car « ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme n'a pas de justification et de réalité réelles sans une référence à un Dieu vivant ». Et le Père Daniélou ajoute : « Pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas convaincus ? Parce que l'amour engage terriblement, il dérange toujours et il est toujours dangereux de mettre quelqu'un d'autre dans sa vie. C'est vrai pour l'amour humain, plus dangereux encore quand ce quelqu'un est Dieu <sup>1</sup>. »

Réfléchir sur Dieu, croire que Dieu a parlé, aimer Dieu qui m'aime, il y a là comme trois marches ou plutôt trois échelles, et même trois échelles « coulissantes », capables de se dresser à l'infini. Trois échelles par lesquelles, moi, homme, j'ai à monter vers Lui.

---

<sup>1</sup> *La foi de toujours et l'homme d'aujourd'hui*, Beauchesne, p. 51.

Mais Dieu n'est-il pas l'Inaccessible, l'Au-delà de tout ? C'est vrai, mais il est aussi l'Amour : lui-même nous donnera, inventera, si j'ose dire, telle l'échelle de Jacob « abaissée dans la direction de la terre et venant du ciel que touchent ses plus hauts échelons », la Véritable Echelle qui descend vers nous, pour nous ramener vers lui : Jésus-Christ. Dans le livre de la Genèse qui nous raconte ce rêve de Jacob, nous lisons le point culminant de cet événement :

« Et voici que le Tout Puissant *est descendu lui-même* et se tient auprès de lui. »

\*  
\*\*

*Réfléchir sur Dieu.* L'Eglise m'a appris, et ce fut là un don précieux, à ne jamais dévaloriser l'intelligence, quand celle-ci cherche humblement Dieu (une intelligence qui manque d'humilité, c'est qu'elle n'est pas intelligente !). Cette Eglise qui a mission de dire aux hommes « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme », elle qui est la messagère de l'invisible a toujours été le défenseur de l'intelligence de l'homme, comme l'a montré le texte de Vatican I. Nous pouvons par notre intelligence saisir des choses divines : ce ne sont que des gouttes de rosée, mais illuminées par le soleil, des gouttes merveilleuses. Nous réfléchissons sur ce monde : nous voyons qu'il n'a pas en lui-même son explication, sa plénitude. Nous cherchons alors au-delà, plus haut, nous allons vers Dieu.

Mais en même temps, toujours et non moins solennellement, l'Eglise a affirmé que l'intelligence la plus haute ne peut, par elle-même, saisir de Dieu que des traces et, pourrait-on dire, son ombre. Le concile de Latran, en 1215, le précise en une phrase : « Entre le Créateur et la créature, la ressemblance n'est jamais telle que la dissemblance ne l'emporte ».

Un dynamisme de recherche m'était ainsi offert, une attitude de vie, comme si une voix me disait : « Oui, tu peux, tu *dois* chercher Dieu avec ton intelligence, c'est même pour cela que tu en as une ! Mais fais attention : tout ce que tu découvriras de Dieu par ta réflexion, il faudra toujours le faire éclater, tellement

Dieu est plus grand, tellement il est différent de tout ce que tu pourras atteindre. Que deux mouvements naissent donc en toi : recherche Dieu et en même temps, chaque fois que tu le trouves, sache que la dissemblance entre Dieu et ce qui t'amène à Lui est plus grande que la ressemblance. Ainsi Dieu restera toujours différent de ce qui pourtant te conduit à Lui. »

En vérité, quiconque cherche réellement à s'approcher de Dieu découvre toujours cela, un penseur musulman le dit en termes tout simples : « Tout ce qui se présente dans ta tête, Dieu est *autre* que cela ».

\*  
\*\*

Après la sagesse de l'intelligence, l'autre sagesse est celle de la foi : *croire que Dieu a parlé*, ce sera encore réfléchir sur Dieu, mais sur Dieu tel qu'il se révèle à nous, tel que notre raison ne peut le découvrir, mais tel qu'il s'est fait connaître par sa parole.

Le désir implorant d'Isaïe s'est réalisé, et très précisément, dans la personne du Christ :

Isaïe 63, 19 Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais pour faire connaître ton nom à tous les hommes.

La foi tend l'oreille pour entendre, mais elle cherche aussi à comprendre, par sa lumière même, le précieux dépôt qu'elle vient d'entendre. Elle me guide vers ce Dieu qui a parlé, mais elle m'invite, non seulement à réfléchir sur ce que signifie : « Dieu parle », non seulement à lire ma Bible et *savoir* tout ce qu'elle contient, mais surtout elle me demande de *l'écouter*, d'adhérer avec mon cœur à ce que Dieu nous révèle de lui-même. Jésus est ce grand révélateur :

Les secrets de mon Père,  
je vous les ai fait connaître.

Cette nouvelle lumière, la sagesse de la foi, élargit notre connaissance infiniment. Déjà, par le regard sur le monde, mon intelligence m'ouvrait à un prodigieux regard : la certitude de l'existence d'un Être, source de tout être, au-delà de tout être.

Mais elle ne m'apprend rien sur ce qu'est Dieu en lui-même. Maintenant, par la foi, tout ce que mon intelligence m'avait appris est transfiguré par ce que Dieu me révèle de Lui.

A cette vérité de Dieu qui se propose à moi, sa vie intime, son mystère, je donne mon adhésion par la foi : elle est mon *Oui* à la vérité de Dieu. Mon intelligence ne se démet pas, ne « s'écrase pas », mais laisse simplement irradier sur elle une autre lumière. Alors Dieu greffe sur mon regard d'homme « un principe de regard nouveau, conforme au sien. Il nous donne en toute vérité des yeux nouveaux, les yeux de la foi, des yeux qui voient et qui éclairent, des yeux qui éclairent ce qu'ils regardent, et aussi voient les choses à la lumière de Dieu <sup>1</sup>. »

Cet autre regard éclaire en même temps notre propre mystère : « Ce qui constitue l'essence de notre foi, c'est la révélation du mystère de Dieu et de ce que nous sommes <sup>2</sup>. » Alors le sens même de notre existence nous est révélé. Et sa valeur. Et ce qui vaut vraiment de la communiquer.

Lors de la venue de Jean-Paul II en France, au Parc des Princes, le jeune homme qui posa brusquement au pape ces interrogations ardentes : « En qui croyez-vous ? Pourquoi croyez-vous, quel est ce Dieu en qui vous croyez ? » a ajouté dans la même lancée : « Qu'est-ce qui vaut le don de notre vie ? ».

D'instinct, lui qui se disait athée a vu cette chose sûre, que nous oublions si souvent : à la foi véritable est joint indissolublement le don de notre vie. Si Dieu n'existe pas, tout est égal. Si je crois que Dieu est, s'il se révèle à moi comme l'amour, cela engage ma propre vie.

Cependant, cette sagesse de la foi qui réfléchit reste obscure. Le Dieu du flocon de neige restait lointain, même si être sûr de son existence était déjà infiniment précieux et presque lumineux pour mon esprit. Le Dieu de la foi est tout proche, mais dans la nuit. Comment ne pas penser ici à saint Jean de la Croix ?

Poème écrit  
dans le cachot  
de Tolède

Cette source éternelle bien cachée,  
pourtant, je l'ai trouvée,  
mais c'est de nuit.

<sup>1</sup> P. Congar, *Esquisse du mystère de l'Église*, p. 67.

<sup>2</sup> P. Daniélou, *La foi de toujours et l'homme d'aujourd'hui*, p. 109.

En l'obscur nuit de cet exil,  
la source fraîche, par la foi  
je la sais,  
mais c'est de nuit.

Ne sais son origine, mais que toute origine  
d'elle jaillit, je le sais,  
mais c'est de nuit.

Bien sais que ne peut être chose si belle  
et sais que terre et cieux  
s'abreuvent en elle,  
mais c'est de nuit.

\*  
\*\*

La troisième sagesse est la sagesse du silence intérieur, *le silence de l'amour* qui croit en l'amour. Les grandes présences divines où les deux premières routes nous ont conduits se transforment en une seule Présence : Dieu reconnu vivant au plus intime de notre être. Car Dieu se fait alors tout proche :

Apoc 3, 20   Voici que je me tiens à la porte et je frappe :  
                  si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte,  
                  j'entrerai avec lui pour souper,  
                  moi près de lui et lui près de moi.

C'est une nouvelle manière de connaissance, une expérience toute personnelle : rien d'autre que la Présence dans la foi. Comme pour le peuple hébreu dans sa marche au désert, Dieu est là, nuée lumineuse, « rayon de ténèbre ». C'est une connaissance qui ne peut se dire, se formuler, une « communion ». On est synchronisé avec le mystère, la grâce — sa vie en nous — étant justement ce qui nous donne la capacité d'être synchronisé avec Dieu. On ne se contente pas de regarder comme dans la première sagesse, d'écouter comme dans la deuxième : on se tait. On éprouve, on « pâtit les choses de Dieu », comme disaient les vieux textes. C'est la sagesse reçue dans l'oraison silencieuse qui ne cherche plus à voir ni à comprendre, ni à sentir, mais à « vivre Dieu ».

Sur la route qui mène à Dieu, l'amour fait aller plus loin que la connaissance donnée par l'intelligence ou la révélation de la foi.



C'est à cette sagesse que les saints nous invitent. A ce moment-là nous sommes heureux — je voudrais dire plutôt nous sommes amoureux — de cela même que nous ne comprenons pas.

Jean de la Croix disait encore :

Cherche à te contenter  
non de ce que tu comprends de Dieu  
mais de ce que tu ne comprends pas en lui.

Ne t'arrête jamais à mettre ton amour  
et tes délices dans ce que tu entends  
ou sens de Dieu.

Mets-les plutôt en ce que tu ne peux  
ni entendre ni sentir de lui.

Car ce que nous ne comprenons pas est infiniment au-delà de ce qui pourrait nous satisfaire si nous le saisissions. Dieu est connu comme inconnu, Réalité jamais épuisée.

Le merveilleux est que cette troisième sagesse qui unit dans le secret l'homme à Dieu n'est pas réservée à quelques initiés : elle est offerte à tous. Elle est la première même qui soit donnée : celle des enfants quand ils prient.

Edmond Fleg raconte comment, petit enfant juif né dans une famille profondément pieuse, il parlait à Dieu :

Edmond Fleg,  
*Vers le monde  
qui vient,*  
Albin Michel, p. 14

Il y avait Dieu aussi : on vivait avec lui, mais sa présence était sous-entendue ; on n'en parlait jamais. Je n'entendais son nom, je ne le prononçais qu'à la prière du soir que ma mère, ou bien Lisette, me faisait dire avant de me border dans mon lit. Elle était bien courte cette prière : quelques mots hébreux, que je répétais sans les comprendre, et puis une seule phrase : « Mon Dieu, protège papa, maman, tous ceux que j'aime ». Oui, elle était courte cette prière ; ce fut elle pourtant qui commença de défaire mon respect du culte familial.

La lumière éteinte, je restais seul avec ce Dieu à qui je venais de réciter une leçon. Alors, je lui parlais. Sous quelle forme ? Dans quel langage ? Comment te le redire, mon petit-fils qui n'est pas encore né ?

Si tu les connais à ton tour, ces mouvements vers l'invisible, si tu l'éprouves comme je l'éprouvais, ce toucher de l'au-delà, si tu le prononces silencieusement, cet appel intérieur, tu retrouveras les mots qui me servaient.

Dieu était là, je le savais, très loin et tout près, partout et dans mon cœur. Je lui racontais mes fautes et je cherchais son pardon. Je voulais être meilleur, je ne pouvais l'être sans lui. Je lui promettais de mieux faire, je le suppliais de m'aider. Et il m'aidait, j'en étais sûr. Je montais jusqu'à lui. Il m'entourait, il me prenait. Je m'endormais dans ses bras.

Qui m'avait montré à prier ainsi ? Personne.

Ce petit enfant juif du XX<sup>e</sup> siècle montre bien cette « théologie du cœur » que pressentent les plus simples. Comment ne pas rappeler ici un fait qui avait ému si fort le cher Abbé-cardinal Journet. Il l'avait lu dans *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, aimait à le raconter, en savait même la référence par cœur. Il s'agit cette fois d'une jeune vachère, comme dit le texte d'alors, et la scène se passe en Dauphiné, vers 1625. La fille des châtelains enseignait volontiers les rudiments de la foi aux habitants des campagnes voisines. Rencontrant un jour cette petite paysanne « si rustique qu'elle crut qu'elle n'avait aucune connaissance de Dieu », elle engagea le dialogue : « Mon enfant, voudriez-vous que je vous enseigne les prières » ? Celle-ci alors : « Oh oui, Madame », et elle lui demanda « avec abondance de larmes de lui apprendre ce qu'elle devait faire pour achever son « Notre Père » car, disait-elle en son langage des montagnes, je n'en saurais venir à bout. Depuis près de cinq ans, lorsque je prononce ce mot : « Père » et que je considère que celui qui là-haut, disait-elle en levant le doigt, que celui-là même est mon père, je pleure et je demeure tout le jour en cet état en gardant mes vaches <sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Abbé Brémond, Tome II, p. 66.

Une âme simple et pauvre n'a pas besoin de beaucoup de mots pour entrer dans le mystère de Dieu et en être éblouie. Ne pas arriver à dire le Notre Père à cause du seul mot Père, quel sommet que peuvent envier les plus hauts mystiques ! Et quelle illustration de la parole :

Luc 10, 21 Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits.

*Et je fête aujourd'hui  
le jour anniversaire  
où tu as ouvert  
mon esprit  
à l'hypothèse  
de l'invisible*

## Amour et présence : l'Eucharistie

Si le 24 mars 1982 j'ai écrit dans une joyeuse action de grâce le texte qui ouvre ce livre ; si j'ai voulu ce jour-là fêter dans mon cœur le cinquantième anniversaire du matin où mon esprit s'est ouvert à l'hypothèse de l'invisible ; si maintenant je suis prêtre, c'est sans aucun doute parce que la messe du Jeudi Saint 1932 à la Chartreuse de la Valsainte s'est déroulée sous mes yeux.

Cette messe à laquelle je ne comprenais rien a marqué ma vie ! — Plus que la neige ? — Autrement, mais pas moins.

Le cristal de neige était une ouverture sur un monde inconnu, porteur d'une espérance indicible et intense. Tout s'éclairait, tout devenait possible.

Cette pâle pastille blanche de la messe que Chartreux et retraits recevaient sur leur langue et avalaient en fermant les yeux, me laissait au contraire totalement désespéré, absolument seul. Oui, sans même connaître le sens de ce mot, je me sentais « excommunié », rejeté loin du monde de ces hommes.

Ce qui sur l'heure m'interrogeait n'était pas le sacrement en lui-même ni les expressions courantes pourtant si ahurissantes : « Prendre la communion », « recevoir — ou manger — le Bon Dieu » ! Ce qui me tenaillait était la question ou plutôt l'hypothèse de l'existence de l'esprit dans l'homme : Y a-t-il sur terre autre chose que la matière ? L'âme existe-t-elle ? Que suis-je ?

Ce que vivaient ces Chartreux — et pas seulement leur messe — était-il illusion ? Ou bien leur « esprit » voyait-il et vivait-il une réalité « d'un autre monde » ?

Aussi, lorsque vingt ans plus tard j'écrivis un numéro de *Fêtes et Saisons* dont le titre était : « Homme qui es-tu ? », j'ai raconté le récit de cette messe en l'intitulant : « Pour savoir ce que tu es, va consulter ces hommes ». Et reprenant ce texte dans le petit livre *Dans la nuit j'ai cherché*, je le mettais sous le titre « Comment j'ai découvert que j'étais un esprit ».

C'est donc ce qu'est l'homme, et moi en premier bien sûr, qui était en cause et non pas quelques questions sur ce que les Espagnols nomment si bien : *El Christo Sacramentado*, le Christ sacramenté.

Mais la question était posée et, lorsque la neige m'eut apporté la certitude de Dieu, l'interrogation : « Cette pâle pastille blanche, est-ce vraiment le Christ ? » n'allait plus me lâcher. Mais fallait-il accepter l'absurde pour franchir le seuil de ce monde où les Chartreux avaient pénétré et trouvé leur joie et leur liberté. La messe en définitive était-ce une invention de l'Église catholique ?

Quelques semaines plus tard dans ma lecture quotidienne de l'Évangile, je découvris en saint Matthieu le récit de la Cène. Jésus est à table avec ses apôtres la veille de sa mort :

Mt 26, 26-29 Or tandis qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain et après avoir prononcé la bénédiction il le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Puis prenant une coupe, il rendit grâce et la leur donna en disant : Buvez en tous car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés.

Ce fut une lumière impressionnante : ainsi les Chartreux refaisaient exactement, geste pour geste et mot à mot, ce que Jésus avait fait et avait demandé de faire comme saint Luc l'indique : « Vous ferez ceci en mémoire de moi ».

Lorsque plus tard encore Jésus, Fils de Dieu, témoin de l'amour sans mesure de Dieu, fut devenu pour moi une certi-

tude, je pénétrai peu à peu dans cette volonté du Christ, « ses dernières volontés » pourrait-on dire, de rester présent aux siens d'une manière mystérieuse mais réelle.

La phrase de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous » arrivait jusqu'à moi, au présent : « Il demeure parmi nous » et perpétue le sacrifice de la croix au long des siècles.

Mais comment être sûr que c'était historiquement vrai et non pas une illusion, une projection de mes désirs inconscients ?

L'histoire des tout premiers chrétiens dans les vingt ou trente années qui ont suivi la mort du Christ allait me répondre. Il y avait cette continuité, il faut même dire cette obstination entêtée et si courageuse des croyants à faire ce que le Christ avait fait. Une obstination qui allait jusqu'à mourir pour l'affirmer. Car la messe ne s'est pas forgée quelques siècles plus tard pour faire resurgir un passé enfoui. Je découvrais que, dès l'aurore du christianisme, la foi au Christ était inséparable de ce « repas du Seigneur » : les expressions « le repas du Seigneur », « rompre le pain », « la fraction du pain » étaient un signe distinctif du chrétien. Je le trouvai mentionné dès le chapitre 2 des Actes des Apôtres, décrivant la première communauté de Jérusalem et la donnant en modèle aux églises futures :

Actes 2, 42 Ils étaient fidèles à l'enseignement des Apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières.

Au cours de ses voyages, je voyais saint Paul présidant une réunion à Troas, dans une maison et « rompant le pain » (Act 20, 7 et 11). La réunion dut être longue puisqu'un jeune homme s'endormit et bascula par la fenêtre ! Mais surtout il y avait, précisément à cause du « repas du Seigneur », les remontrances si vives de Paul dans sa lettre aux chrétiens de Corinthe. Pour les remettre dans le droit chemin, il leur redit avec une clarté sans équivoque le geste du Christ et ses paroles : « Ceci est mon corps qui est pour vous, faites cela en mémoire de moi... Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang... » Après quoi, Paul rappelle fortement les exigences d'amour fraternel que comporte la réception du corps du Seigneur (1 Cor 11, 23).

Or cette lettre a été écrite en 56 et Corinthe évangélisée par Paul en l'an 50, donc moins de vingt ans après la mort du Christ. Et déjà saint Paul présente la Cène comme une tradition : « Lui-même », dit-il, « a reçu ce qu'il a transmis ».

L'histoire des premiers siècles de l'Eglise naissante allait prendre le relais ; au milieu des persécutions, un évêque, saint Ignace d'Antioche, un laïc, saint Justin, m'apportaient leur témoignage.

Saint Ignace est conduit depuis la Syrie jusqu'à Rome « enchaîné à dix léopards, c'est-à-dire à un détachement de soldats ». Aux habitants de Smyrne, sur sa route, il transmet un message :

Que cette Eucharistie seule soit regardée comme légitime qui se fait sous la présidence de l'évêque ou de celui qu'il en aura chargé.

Il meurt martyr à Rome en l'an 107.

Saint Justin est un converti du paganisme : philosophe, il cherche la Vérité, trouve le Christ, ouvre à Rome une école de pensée chrétienne. Lui aussi mourra martyr. Il écrit à l'empereur Antoine et à son fils, le futur Marc-Aurèle. Il veut leur expliquer sa foi au Christ et, ce faisant, nous livre une description de la messe vers l'an 150, à Rome.

Apologie, I, 67 Le jour qu'on appelle le jour du soleil (Justin s'adressant à des païens, garde le nom païen du dimanche), tous, dans les villes et dans les campagnes, se rassemblent en un même lieu. On lit publiquement les mémoires des Apôtres et les écrits des Prophètes, autant que le temps le permet. Quand le lecteur a fini, le président fait un discours, par manière d'admonestation et d'exhortation à imiter ces belles choses. Ensuite, nous nous levons tous et nous prions ensemble à haute voix. Puis, comme nous l'avons déjà dit <sup>1</sup>, lorsque la prière est finie, on apporte du pain avec du vin et de l'eau. Celui qui préside fait monter au ciel les prières et les eucharisties autant qu'il peut, et tout le peuple répond par l'acclamation : Amen.

<sup>1</sup> Dans un précédent chapitre Justin a expliqué comment, dans « l'Eucharistie » les croyants reçoivent « la chair et le sang de Jésus ».



Puis ont lieu la distribution et le partage des aliments eucharistiques. Les diacres en porteront aussi aux absents. Ceux qui disposent de ressources font une offrande, chacun donnant ce qui lui plaît. On apporte la collecte au président qui s'occupe de secourir ceux qui sont dans le besoin.

Dans cette description, je retrouvais avec étonnement les éléments essentiels de la messe de nos jours, avec même une bonne explication de la quête qui m'avait scandalisé dans les messes de mariage autrefois.

L'histoire de l'Église me conduisait ainsi en fil direct du geste du Christ à celui des Chartreux de la Valsainte. Presque deux mille ans, on a beau dire, cela pèse dans la balance.

Mais il y avait davantage encore. L'histoire biblique de l'Ancien Testament m'ouvrait l'autre horizon non moins vaste, aussi direct, qui s'était étendu pendant plus de mille ans, avant la naissance du Christ. Je découvrais que Jésus avait greffé son geste sur l'événement le plus important de l'histoire de son peuple.

En effet, le soir choisi par Jésus pour la Cène, tout Israël commémorait le repas des Hébreux, la nuit où ils s'étaient enfuis d'Égypte et avaient été libérés de l'esclavage du Pharaon. C'était la victoire de Dieu, telle que le livre de l'Exode la rapporte. Le peuple hébreu était réduit à l'état d'esclave, main-d'œuvre misérable du Pharaon pour ses grands travaux. Moïse, qui a engagé la lutte au nom de Dieu pour la délivrance du peuple, donne l'ordre aux Hébreux de prendre un agneau par famille, de l'immoler au crépuscule et, selon la vieille coutume des bergers nomades de ce temps, de marquer les montants de leur tente du sang de l'agneau et d'être prêts au départ. La chair de l'agneau immolé doit être mangée, on est déjà en tenue de voyage :

Exode 12, 11 C'est la Pâque du Seigneur, mangez-la ainsi ; la ceinture aux reins, les sandales aux pieds, le bâton à la main. Vous la mangerez à la hâte.

Cette nuit-là, tandis que les premiers-nés des Egyptiens périssent et que ceux des Hébreux sont épargnés, Pharaon vaincu décide de laisser partir le peuple-esclave.

Tel était l'événement dont le souvenir était commémoré dans ce repas sacré qui reproduisait d'année en année les gestes et les paroles de cette première Pâque :

Ex 12, 14 Ce jour-là vous servira de mémorial... D'âge en âge — loi immuable — vous le fêterez.

Or, c'est ce repas de la Pâque juive que, la veille de sa mort, Jésus choisit pour accomplir ce qu'il avait mystérieusement déjà annoncé.

Jn 6, 51 Je suis, moi, le pain vivant venu du ciel.  
Qui mange de ce pain vit à jamais.  
Le pain que je donne,  
c'est ma chair pour la vie du monde.

Et il va « l'accomplir » dans le sens plénier du mot : « Ceci est mon corps *livré* pour vous ».

Ce geste de Jésus au soir de la Cène dépasse d'une façon inimaginable le rite commémoratif de la pâque juive. Ce n'est plus le geste-souvenir d'un homme juif, action de grâce répétée de génération en génération envers son Dieu qui a sauvé ses pères — et donc lui-même — de la servitude d'Égypte, c'est l'œuvre du Fils même de Dieu qui vient sauver par sa mort tous les hommes de tous les siècles et de tous les peuples.

A ce repas, il anticipe ce qui va s'accomplir : c'est le sacrifice de sa passion du lendemain qu'il offre librement avec le pain, son corps, et le vin, son sang. Dans quelques heures, son corps sera réellement cloué sur une croix, son sang jaillira de son côté transpercé par la lance du soldat. La Cène n'est donc pas seulement l'événement prodigieux d'un soir : elle est l'acte inaugural du martyr du lendemain et elle trouve sa signification totale et définitive au matin de la résurrection de Jésus, au matin de la Pâque chrétienne.

Ainsi la Pâque de l'Exode devient la Pâque du Christ : le nom mystérieux que Jean-Baptiste avait donné à Jésus, « Voici l'Agneau de Dieu », prend alors tout son sens.

Lorsque je compris cela, ce long cheminement à travers plus de trente siècles, je m'émerveillai de ce que, comme les Juifs reproduisaient et vivaient dans l'action de grâce le repas de leur

délivrance, j'étais invité moi aussi, sur l'ordre du Christ, à revivre et actualiser l'action de grâce — l'Eucharistie — de son propre geste, en « mémorial de lui ».

Telle a été ma route durant ces cinquante ans. Aujourd'hui même, plus que jamais, je sais que la certitude de la présence du Christ dans l'Eucharistie, dans « la pâle pastille », ne peut venir que de Dieu, n'être qu'un don de Dieu. Notre raison ne peut l'atteindre car nous sommes déjà transplantés dans le monde d'éternité. L'Eucharistie est en effet un gage de cette éternité : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle », disait Jésus.

Jn 6, 60.66 Et après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples commencèrent à dire : Cette parole est rude ! Qui peut continuer à l'écouter ?... Et ils se retirèrent et cessaient de faire route avec lui.

Comme les disciples, je reconnais que cette parole fut « rude » pour ma raison. Mais quand mon intelligence put suivre ce long parcours que la Bible et l'histoire de l'Eglise nous révèlent, elle ne s'est point sentie violentée.

Et quand je me suis retrouvé non plus en compagnie de quelques moines exceptionnels mais de l'innombrable foule des hommes, de l'assemblée en fête des croyants de tous les temps, des plus hauts génies aux plus simples témoins de cette présence, de tous les martyrs, de saint Justin à nos jours, alors je pus redire avec les hommes de l'Évangile : « Seigneur, je crois ! Viens au secours de mon peu de foi ! »

## Amour et Communion : l'Église

J'avançais ainsi peu à peu. Sans mépriser l'Inde ou l'Islam, je choisis la foi chrétienne. Mais où la vivrais-je ? Dans l'Église catholique de mon baptême, dans l'Église protestante de mon catéchisme ?

Je me sentais libre et, puisque j'étais au sana, je consacrais les longues matinées de cure à éclairer mon choix.

Je ne me doutais pas qu'il me faudrait presque six mois pour sortir de ce dilemme. Six mois pour « digérer » l'Église catholique, telle que je la voyais, telle que je la croyais. Car au fond, c'est elle qui tout ensemble m'attirait et me repoussait avec le plus de violence.

Avec le recul des études et du temps, grâce surtout au Concile Vatican II, je m'aperçois aujourd'hui que j'avais tenté l'escalade de l'Église par sa face la plus abrupte, celle de l'institution.

C'était évidemment la face la plus visible — celle qui se présentait à moi — qui attirait les critiques immédiates. Nourri depuis mon enfance par l'anticléricalisme de mon père devenu le mien, certains mots : l'Inquisition, les papes de la Renaissance, Galilée, Canossa, le massacre de la Saint-Barthélemy... constituaient autant d'obstacles qui me paraissaient impossibles à franchir. Avec chaque fois le soupçon d'une puissance qui veut tirer à elle le pouvoir et l'argent.

Mais, contrepoids de tout cela, l'unité de la foi, la présence dans l'Eglise des sacrements attiraient ma confiance. Je la découvrais en effet une dans sa foi, cette Eglise, une dans l'espace, une dans le temps.

Aujourd'hui comme hier, et depuis ses premiers jours à Jérusalem, elle vivait le même credo, elle enseignait le même Christ, défendait la foi contre vents et marées. Sur l'essentiel, elle se montrait depuis vingt siècles d'une obstination inexplicable à vue humaine, alors qu'un léger fléchissement de ses dogmes lui eût attiré à chaque époque sympathie et adeptes.

Aujourd'hui comme hier, je pouvais unir ma foi à celle d'hommes et de femmes de tous les continents, de toutes couleurs, de toutes cultures. Cette universalité, le plus ancien symbole de la foi, « le symbole des Apôtres », l'exprimait, l'affirmant « Eglise sainte et universelle », c'est-à-dire « catholique ».

Il en était de même pour les sacrements. Depuis cette Messe du Jeudi Saint, je voyais l'Eglise catholique réitérer chaque jour et partout le geste et les paroles du Christ : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». Cela, elle, et elle seule, le prenait à la lettre, le défendait face à tous ceux qui cherchaient, dès les premiers jours — et aujourd'hui encore —, des explications plus « acceptables » pour les mentalités de chaque temps.

Je ne regrette pas de m'être ainsi heurté, dès l'abord, à la face la plus à pic, la plus froide de l'Eglise. C'est vrai, l'Eglise est bien une « institution » mais qui, par une force et une parole reçues de son fondateur, dure en dépit des faiblesses de hommes : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise. Et les puissances de la mort ne prévaudront pas contre elle. »

Mais aujourd'hui, je sais : bien plus qu'une institution, elle est une vie qui se communique, elle ne régit pas ma vie de l'extérieur, elle m'est intérieure. Elle me fait naître à la vie autant qu'elle me dirige.

Si le Christ veut faire de moi un « homme nouveau » — et c'est bien ce qui m'a conduit vers lui —, il ne fait pas de moi un homme seul, « lui qui est mort pour rassembler les enfants de Dieu dispersés ». L'Homme Nouveau que je cherche à être, et dont parle saint Paul, s'écrit avec des majuscules : il est cet unique Corps du Christ répandu et communiqué, « ce Christ

total, tête et membres, réunissant la multitude en un seul... un seul corps sous une seule tête, en un seul esprit, dans une seule vie», comme l'écrivait saint Augustin.

Là est la vie secrète de l'Eglise, sa vie réelle, là est ce qui attache à elle les croyants : non pas une conformité à un modèle que l'on copie, mais une même sève qui parcourt toute la vigne, un même sang qui baigne chacune des cellules du corps.

La tradition des premiers siècles chrétiens, quand elle qualifiait l'Eglise de « catholique » — universelle —, n'y voyait pas d'abord une affaire de nombre ou de géographie, mais cette réalité intérieure à chacun, cette même vie du Christ et de son Esprit, assurant la cohésion de tous : « Nous ne sommes pas des morceaux, mais des membres ». Cette phrase du Père de Lubac doit être prise à la lettre. Et des membres, non pas seulement les uns des autres, mais du Christ :

On a récemment trouvé, dans les ruines d'un ancien sanctuaire chrétien, en Numidie, un vase de terre cuite dans lequel avaient été conservés les restes des martyrs et sur le couvercle duquel étaient inscrits ces mots : « Dans ce vase saint, on rassemblera *les membres du Christ* ».

Et le Père Congar qui nous rapporte ce fait conclut : « Réalisme du Corps mystique »<sup>1</sup>.

La grandeur religieuse du XX<sup>e</sup> siècle aux yeux de l'histoire sera cette rénovation du sens de l'Eglise. Le livre du Père de Lubac, *Catholicisme*, reste insurpassable. A lui, au Père Congar, je dois d'avoir pu avec tant d'autres retrouver cette tradition profonde du mystère de l'Eglise.

Par Jésus, avec lui, en lui qui ne fait qu'un avec le Père et l'Esprit, je suis entré dans l'intimité invisible des personnes divines. De même, par lui, en lui qui ne fait qu'un seul Corps avec toute l'humanité régénérée et rassemblée, j'entre dans l'unité, encore invisible elle aussi, de la communauté humaine.

Cette unité de vie, parce qu'elle est vraie, ne tend pas vers une morne uniformité ou un impérialisme culturel.

<sup>1</sup> P. Congar, *Esquisses du mystère de l'Eglise*, p. 83 (Foi vivante).

Le mystère d'unité n'est pas une idéologie, les Pères de l'Eglise l'exprimaient en une série d'images empruntées à la Bible, qu'énumère le Père de Lubac :

P. de Lubac  
*Catholicisme*  
p. 242

Arche unique du salut, elle doit abriter en sa vaste nef  
toutes les diversités humaines.  
Unique salle du Festin, les mets qu'elle sert  
sont empruntés  
à toute la création.  
Robe sans couture du Christ, elle est aussi — et  
c'est la même —  
la robe de Joseph, aux couleurs bariolées.  
Lien de concorde indissoluble et de parfaite cohésion,  
elle veut nouer une gerbe abondante et drue.  
Elle sait que la multiplicité des coutumes qu'elle  
consacre  
confirme l'unanimité de sa foi,  
que cette catholicité visible est l'expression  
normale de sa richesse intérieure,  
et que sa beauté resplendit dans la variété.

Cette vérité, Jean-Paul II, après Paul VI, s'en fait le héraut infatigable : « Une sève commune, des fruits africains », disait-il aux églises d'Afrique, indiquant par là l'unité intérieure de l'Eglise et la diversité des modes d'expression.

Tout cela, je l'ai découvert bien après, et de plus en plus tout au long de ma vie. Et pourtant, j'ai eu le bonheur de pénétrer dans l'Eglise par la bonne porte, celle de la rencontre des personnes.

En effet, le Père Chartreux qui m'avait accueilli à la Valsainte ne m'avait point parlé de l'Eglise, mais, avant que je quitte le monastère, il m'avait donné un conseil et une adresse. Le conseil était, « si je la trouvais dans quelque bibliothèque », de lire sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : « Elle a un style de pensionnaire, avait-il dit en souriant, mais vous verrez, c'est une âme virile. »

Ayant découvert *l'Histoire d'une Ame* dans la bibliothèque du sana, en pays pourtant protestant, ce conseil me fut infiniment précieux.

Mais plus encore l'adresse, celle de Stanislas et Aniouta Fu-

met. En effet, non seulement je découvrais deux croyants vivant de Dieu comme on respire un air pur, joyeux, fraternels, sans aucun conformisme — ni anticonformisme ! — mais j'étais accueilli par tout un groupe né spontanément et rassemblé autour d'eux : des dactylos et secrétaires, des sculpteurs et des peintres, des chrétiens d'origine juive ou protestante, des vicaires de banlieue et quelques dominicains formaient comme une Eglise en raccourci.

Sans le savoir, sans discours, sans plan préconçu, par le seul dynamisme interne de la foi, nous étions rassemblés par la parole de Dieu, et parfois l'Eucharistie, et menions chacun à travers nos occupations si diverses une vie portée les uns par les autres. La première communauté de Jérusalem revivait pour moi :

Act 2, 42 Ils étaient persévérants dans l'enseignement des apôtres  
et la communion fraternelle, la fraction du pain.

L'Eglise se révélait ainsi à moi dans son être le plus profond, celui dont le Christ disait : « Quand deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ».

Et davantage encore :

Jn 17, 21 Père, qu'ils soient un comme nous sommes un,  
moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient  
parfaitement un  
et que le monde sache que tu m'as envoyé.

Ainsi l'unité de l'Eglise et la preuve de la venue du Christ se rejoignent et sont remises entre nos mains.

Institution et communion, telles sont donc les deux faces par lesquelles j'ai abordé l'Eglise. En rester là serait taire le mot qui, aujourd'hui, me paraît le plus essentiel pour parler d'elle, le mot qui unit en une seule réalité ces deux aspects — face visible et vie secrète — de l'unique Eglise, ce mot, surtout, qui est celui de la tradition la plus ancienne des siècles chrétiens.

Je sais bien que certains le prononcent avec difficulté et j'ai mis, moi-même, du temps à le dire. Sans doute parce qu'il se présentait enrobé dans les annonces standard de décès : « muni des sacrements de notre Mère la Sainte Eglise ».

Oui le mot qui, aujourd'hui, après cinquante ans de vie en



Eglise, est le mien, est celui de *mère*. Compris comme il convient, il conduit au cœur même du mystère, il dit la raison d'être de l'Eglise :

P. de Lubac, *Catholicisme*,  
p. 29 L'humanité est une, organiquement une par sa structure divine, et c'est la mission de l'Eglise de révéler aux hommes qui l'ont perdue leur unité native, de la restaurer et de l'achever.

Là se situe la maternité de l'Eglise. La phrase célèbre de saint Cyprien : « L'Épouse du Christ engendre spirituellement des fils à Dieu... Pour que quelqu'un puisse avoir Dieu pour Père, qu'il ait auparavant l'Eglise pour mère ! » n'est pas un cri d'enthousiasme isolé, mais le condensé de siècles précédents <sup>1</sup>.

De saint Paul parlant de « la Jérusalem d'en haut, notre mère » qui fait de nous des hommes libres, de saint Jean écrivant à « la Dame élue et à ses enfants », à tous les témoins des premiers siècles, Irénée, Origène, Basile, Augustin, c'est la même pensée exprimée dans les mêmes termes <sup>2</sup>.

Mère, l'Eglise m'engendre au Christ. C'est elle qui me donne sa Parole. Jésus avant de quitter la terre n'a laissé ni livre, ni code, ni catéchisme mais une Eglise dans laquelle sont nés les Evangiles et qui, inspirée par l'Esprit du Christ, a trié, dans une masse de documents, les écrits du futur Nouveau Testament. C'est elle qui, aujourd'hui, me dit : « Prends cela et lis... » Et c'est en son sein que le Symbole des Apôtres, le résumé authentique de ma foi a pris corps. Et qui, sinon l'Eglise « Mater et Magistra », mère et maîtresse de vie m'a éduqué et m'a enseigné chaque jour à « vivre selon la foi », à discerner ce qui est selon l'Evangile ?

Mère plus encore, l'Eglise me donne vie par les sacrements du Christ : les gestes que Jésus a accomplis durant sa vie terrestre lui ont été confiés. Par elle, ils arrivent jusqu'à moi : ils me nourrissent, me guérissent, me rétablissent dans l'amitié de Dieu, m'unissent aux autres. Mère, elle l'est, mon Eglise et mère d'enfants innombrables ! Plus j'accepte et j'entre dans sa maternité, mieux se réalise mon enfantement, jamais achevé, dans le

<sup>1</sup> *Epist.* 74, c.7

<sup>2</sup> Cf P. de Lubac, *Les Eglises particulières dans l'Eglise universelle*, p. 146-154.

Christ, et plus je deviens moi-même, à mon tour et pour d'autres, l'Eglise.

Cela n'est pas une théorie — une mère n'est pas une théorie ! Nul ne l'avait enseigné à ce petit Chinois si totalement engagé envers le Seigneur qu'il pouvait répondre aux Gardes rouges — qui avaient fermé l'église du lieu et qui lui en interdisaient l'accès en disant : « Va-t'en, il n'y a plus d'Eglise » : « De quelle Eglise parlez-vous ? L'Eglise c'est moi. »<sup>1</sup> Du petit Chinois inconnu aux plus grands saints, cette conviction d'être, pour notre part, l'Eglise, est source de lucidité — nous voyons les tâches à accomplir —, et d'humilité — nous ne nous épuisons pas en critiques. A Rome, un journaliste posait à Mère Térésa de Calcutta la question : « Ma Mère, qu'est-ce qui, selon vous, ne va pas dans l'Eglise ? » Et la réponse jaillit immédiate : « Vous et moi ! ».

L'histoire de l'Eglise ne gomme ni les fautes ni les erreurs qui ont obscurci l'Eglise, mais elle montre tout autant, lorsque la nuit se fait plus noire, que surgit de son sein même un homme ou une femme qui d'une façon mystérieuse apporte la lumière et remédie au mal.

Au milieu des pires débordements de la Renaissance italienne, de la brutalité, du luxe effréné et des mœurs licencieuses de ses cours, Louis de Gonzague, lui-même prince du Saint-Empire, renonce à son titre de Marquis de Mantoue, entre chez les Jésuites, meurt en soignant les pestiférés à l'âge de 23 ans, et de surcroît assainit l'Eglise de son temps et nombre de ses contemporains.

D'où vient cette force secrète ? De Jésus-Christ, disent ces serviteurs de l'Eglise, mais le moine cistercien Isaac de l'Etoile nous rappelle les trois présences agissantes de Jésus : en Marie, dans l'Eglise et dans notre âme à chacun :

Isaac de l'Etoile,  
*Sermon 61*  
*sur l'Assomption*  
P.L. 194, 1865

Dans le tabernacle du sein de Marie, le Christ est demeuré neuf mois. Dans le tabernacle de la foi de l'Eglise, il demeure jusqu'à la consommation du monde. Dans la connaissance et l'amour de l'âme fidèle, il demeurera dans les siècles des siècles.

En ces trois demeures du Seigneur, dans ce voisinage plein de promesses se trouve le secret de l'Eglise et celui du croyant.

<sup>1</sup> Abbé Maurice Zundel, *Retraite au Vatican: Quel homme et quel Dieu*, p. 199

## « Mienne est la Mère de Dieu »

Marie,  
je n'ai point parlé de vous jusqu'à présent.  
Seriez-vous absente ? oubliée ?  
Mais comment « la mère de mon Seigneur »  
(comme disait votre vieille cousine Elisabeth)  
pourrait-elle être absente de ma vie ?

Mais d'abord, laissez-moi régler un petit,  
tout petit point de protocole.

Je n'ai pas de difficulté à dire *tu* à Dieu :  
il est tellement au-dessus de tout pronom  
personnel,  
le silence seul l'exprime.  
Mais à vous, Marie, je ne me décide pas à  
vous dire *tu*.  
Pourquoi ? Je ne sais.  
Mais un *vous* si plein de toutes les tendresses  
humaines,  
si riche de toutes mes admirations.

J'aime vous regarder dans votre humanité  
quotidienne

jeune fille et femme, inconnue de tous,  
mère attentive, épouse soigneuse,  
vraie fille d'Israël qui  
« assise dans sa maison  
aussi bien que marchant sur la route,  
couchée aussi bien que debout »  
redit la prière la plus chère à la piété de votre  
race :

Dt 6, 5 « Dieu notre Dieu est le seul Dieu.  
Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de  
toute ton âme  
et de tout ton pouvoir. »  
Femme semblable à toutes les femmes,  
la toujours disponible quand Dieu lui de-  
mande :  
« Où es-tu ? »

Mais j'aime aussi vous voir  
telle que les peintres et les sculpteurs de tous  
les siècles  
vous représentent,  
Marie couronnée au tympan des cathédrales,  
la femme aux douze étoiles,  
la Vierge des icônes au manteau de pourpre  
royale  
et du retable de l'Agneau Mystique, si jeune.

Avec votre poète Claudel, j'aime vous dire :  
« Souveraine des Anges, Reine des Doc-  
teurs...  
ne quittez pas ce vêtement de gloire  
ces franges d'or qui ne sont autres  
que les rayons de votre gloire  
qui vient de l'intérieur. »

Mais avec Thérèse de l'Enfant Jésus  
s'exprimant sans mots superflus je m'émer-  
veille :  
« Elle est plus mère que reine. »

Oui tout le reste est fioritures  
devant les trois mots : « Mère de Dieu ».  
Ils sont le fil qui de siècle en siècle  
relie en un seul tissu  
toute la Tradition de l'Eglise.  
« Mère de mon Seigneur », disait Elisabeth.  
« L'enfant avec Marie sa mère », écrit saint  
Matthieu.  
« Né d'une femme », ajoute saint Paul.  
« Marie *Theotokos* », c'est-à-dire « Mère de  
Dieu »,  
crieront les habitants d'Ephèse, l'an 431,  
quand le Concile eut affirmé le dogme.  
« Né de la Vierge Marie », chante le Credo.  
Car Jésus n'est véritablement homme  
que si vous êtes véritablement sa mère.  
Le réalisme du Verbe de Dieu fait chair va  
jusque là.  
« Jésus ayant aimé les siens jusqu'à l'extrême,  
dit saint Jean pour signifier la Passion,  
mais ce « jusqu'à l'extrême » était vrai  
dès le jour où Dieu a pris corps en vous,  
dès votre *oui* à l'ange.

« Mère de Dieu », ces trois mots,  
je n'aurai jamais trop d'heures de silence  
pour les contempler.  
Comme ces plantes du désert  
qui attendent des jours, des années peut-être,  
une pluie pour germer,  
il nous faut les redire  
jusqu'à ce que votre fils les féconde en nous.  
Tous les âges s'étonnent !  
« Celui que le cosmos chante et ne peut con-  
tenir,  
en votre sein, il est présent »,  
« Vierge mère, fille de votre fils,  
humble et haute plus qu'aucune créature. »

Que dirai-je de plus ?

Ceci, qui pour moi est souverainement essentiel :

« Femme, voilà ton fils,

Fils, voilà ta mère »,

ces ultimes paroles que me dit Jésus en croix aujourd'hui à moi sont dites.

Déjà réalisées à l'instant de l'Annonciation.

Marie, avez-vous pressenti, alors, que « le

Fils du Très-Haut »,

« le Fils de Dieu »,

celui dont « le règne n'aura pas de fin »

était à ce point lié à l'humanité,

Vous, nourrie des Ecritures ?

Et c'est pourquoi avec de nouveau

la Tradition entière,

ajoutant ma voix à la multitude

qui accomplit votre prophétie :

« Oui, désormais tous les âges me diront bienheureuse »

(et nul ne vous connaissait alors),

je redis sans me lasser la prière des pécheurs

et des saints :

« Sainte Marie, Mère de Dieu,

priez pour nous, pauvres pécheurs,

maintenant et à l'heure de notre mort. »

Marie, je vous ai priée avant même de croire à votre Fils

« au cas où... »

et vous m'avez écouté.

Vous m'avez été secourable,

si souvent vous m'avez relevé.

Vous qui avez façonné le Christ,

refaites en moi son image,

sainte Marie, Mère de Dieu...

*Dieu, mon Dieu,  
Père..., Fils...,  
Esprit-Saint...,  
de toi que pourrais-je  
recevoir davantage ?*

## Amitié avec Dieu

Si je pouvais dire en un seul mot la source de ma joie, je choisirais : Amitié. Un mot extraordinaire en toute vie, croyante ou non, par le bonheur qu'il porte en lui mais, en vie chrétienne, un mot plus exceptionnel encore par son amplitude : « Amitié », en effet, définit notre relation avec Dieu tout autant que nos relations humaines. La foi chrétienne peut se dire en ce seul mot parce qu'elle est à l'opposé absolu de toute idéologie : elle est une rencontre de personnes et non un système d'idées.

En choisissant ces mots « Amitié avec Dieu », je suis dans la ligne de la tradition la plus vénérable des siècles chrétiens. Les premiers chrétiens priaient Dieu et l'invoquaient sous ce nom : « l'Ami des hommes », le « Philanthrope ». Saint Irénée, évêque de Lyon et premier théologien à l'aurore de la réflexion chrétienne, vers l'an 177, devançant de dix-huit siècles le fameux renard du *Petit Prince* qui demande à être « apprivoisé », décrit la longue histoire de la rencontre de Dieu et des hommes comme une sorte de familiarisation mutuelle. L'homme tout d'abord — et chacun d'entre nous pour son compte — doit apprendre à « s'accoutumer » à Dieu. Pour Irénée, c'est ce que l'Ancien Testament nous apprend : « En Abraham, l'homme s'accoutumait déjà à suivre un jour le Verbe de Dieu et, par les prophètes, Dieu habitait l'homme à porter son Esprit ».



Et Dieu aussi entre dans ce jeu merveilleux. Certes, Irénée avait trop le sens de la grandeur de Dieu — et de sa propre responsabilité d'évêque — pour penser que Dieu devrait changer quoi que ce soit en lui-même. Mais il pense que si Dieu — le Père — est absolument transcendant, immuable et insaisissable, Dieu — le Fils et le Saint-Esprit — « les deux mains de Dieu », selon son expression, viennent « s'accoutumer » à l'homme :

Adversus haereses III, 17, 1 L'Esprit est descendu sur le Fils de Dieu devenu le Fils de l'Homme, par là il s'accoutumait à habiter dans le genre humain, à reposer sur les hommes, à résider dans l'ouvrage modelé par Dieu.

Ainsi, cette accoutumance de Dieu à l'homme se fait par la venue du Christ parmi nous. Par là, Irénée souligne que le Dieu très saint et l'homme pécheur sont si différents qu'il y a en quelque sorte un double et nécessaire « apprivoisement » à réaliser. La venue de Dieu parmi les hommes en la personne de Jésus est inséparable de notre ascension avec Jésus vers Dieu :

III, 20, 2 Il habitue l'homme à percevoir Dieu.  
Il habitue Dieu à habiter dans l'homme  
selon le bon plaisir du Père.

Or l'amitié dans son sens le plus exact, c'est-à-dire cette sorte d'amour qui ne se fonde ni sur les liens du sang, ni sur l'attrait sexuel, est vraiment cela : elle est faite de ce double mouvement qui tend à réaliser l'égalité entre les amis pour que l'échange et le don réciproque soient possibles. Nous savons ce qu'une telle amitié a coûté au Christ. Ne passons pas trop vite sur les abaissements du Christ pour nous rejoindre jusqu'au bout. Saint Paul les a dits au nom de tous et pour tous les temps à venir : « Lui, de condition divine, l'égal de Dieu, se dépouillant, se vidant lui-même, s'anéantissant, prenant condition d'homme, de serviteur, s'abaissant, se faisant obéissant jusqu'à la mort et quelle mort ! sur une croix » (Phil 2, 6).

L'autre aspect de l'échange, à savoir la métamorphose que le Christ-Seigneur opère en nous, échappe à nos sens et, par force, nous la traduisons en mots abstraits : « participants de la nature

divine ». Mais la trajectoire du Christ pour nous rejoindre, elle, n'est pas abstraite : les gifles, les crachats, les insultes, les clous, la croix, eux, nous les voyons et ils nous font pressentir la prodigieuse remontée de la même trajectoire dans laquelle le Christ-Jésus nous entraîne : il nous rend capables d'amitié avec Dieu, il nous fait entrer dans le secret le plus intérieur de Dieu, Père, Fils, Esprit Saint.

# Les trois mots de la foi : Père, Fils, Esprit

L'enfant chrétien les balbutie,  
le soir, sur les genoux de sa maman.  
Profondément inclinés, les moines au chœur  
ponctuent par eux chaque Psaume.  
Les saints en font leur demeure  
et les simples comprennent.

Ils sont le secret pour lequel Jésus est venu.  
A cause d'eux, on l'a tué.

Avant de mourir, il l'a confié :  
Jn 15, 15 « Je vous appelle amis  
parce que tout ce que j'ai entendu  
auprès de mon Père,  
je vous l'ai fait connaître. »

« Mon Père... »

Le mot le plus secret des trois,  
et l'origine des deux autres,

Saint Basile « la racine et la source du Fils et du Saint-  
Esprit »,

Concile de Florence « le Principe sans principe ». »

« Mon Père... »

le mot le plus grand dans la bouche du Fils,  
Dieu dans sa vie même,  
l'inaccessible Lumière,  
le fond intime de son être.

« Au nom du Père  
et du Fils  
et du Saint-Esprit. »  
Trois mots qu'il faut prier  
avant de s'en approcher.  
Comme Moïse avance pieds nus  
devant le buisson en flammes,  
pas de sandales,  
rien qui protège et rompe le silence.  
Prier et dire « Me voici ».  
Attendre.  
Ne s'appuyer sur rien.

Ecouter  
la Parole de Jésus, seule :  
Jn 17, 3 « Car la vie éternelle, c'est qu'ils te connais-  
sent,  
Toi, le seul vrai Dieu,  
et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ »  
Et encore :  
« Je vous enverrai mon Esprit. »

Comme une vague venue de l'océan,  
mystérieuse, puissante, qui flue et reflue sur  
nos rivages,  
que l'Esprit-Saint me saisisse,  
qu'il me donne au Fils.  
Et le Fils, qu'il me donne au Père.  
Car la grâce, le don de Dieu,  
est le don de l'Esprit  
par le Fils  
qui le reçoit du Père.  
Jn 16, 15 « Tout ce qui est au Père est à moi. »

- Jésus est le Fils, l'Unique :
- Lc 10, 22 « Tout m'a été transmis par mon Père.  
Et personne ne sait qui est le Fils  
si ce n'est le Père.  
Et nul ne sait qui est le Père  
si ce n'est le Fils  
et celui à qui le Fils veut bien le révéler. »  
Sont-ils alors deux dieux ?
- Jn 10, 30 « Moi et le Père nous sommes UN. »  
Car cette présence du Père au Fils et du Fils  
au Père  
est la vie même de Dieu en son être tout  
entier.
- Jn 14, 11 « Croyez-moi, je suis dans le Père  
et le Père est en moi. »
- Jn 17, 5 « Et maintenant, Père, glorifie-moi auprès de  
toi de cette gloire  
que j'avais auprès de toi  
avant que le monde fût. »

Ils sont deux.  
Ils ne sont qu'un,  
Père inengendré, Fils engendré.  
Un seul Dieu, une seule vie,  
une commune possession de l'unique Déité.  
Leur Un est un Nous.

- Dieu Père se pense en une Pensée égale à lui :
- He 1, 3 « Resplendissement de sa gloire,  
Expression de son être »,  
son Fils, son Verbe, le dit tout entier  
comme la parole d'un homme est lui-même,  
comme son désir d'aimer ne s'ajoute pas à  
lui.  
Ainsi en Dieu.  
Mais en Dieu, sa Parole est vivante.  
Un autre lui-même  
qui lui fait face sans rompre l'unité :

Jn 1, 1 « Au commencement était le Verbe,  
et le Verbe était tourné vers Dieu  
et le Verbe était Dieu. »  
Père, Fils, dans cet instant immobile et éter-  
nel  
qui emplit tous les temps.

Mais ce Fils, Lumière de la Lumière,  
Engendré égal au Père,  
est tout regard vers lui.  
Le Père lui donne tout, c'est-à-dire lui-même,  
et le regarde dans une complaisance infinie.  
Et lui, Fils, il se redonne tout au Père,  
lui, l'image unique et absolue  
tendue vers le Père.

Fruit de ces deux regards,  
Flamme infinie de joie divine,  
venant du Père par le Fils,  
Amour, Source vive, Feu,  
l'Esprit Saint,  
Dieu comme le Père, égal au Père,  
Dieu comme le Fils, égal au Fils,  
la Plénitude de l'échange éternel,  
le flux et le reflux, dans les Trois, de l'Amour  
donné, recueilli, redonné.  
Père, Fils, Esprit Saint, en ces Trois, un  
amour Un,  
l'unique amour,  
l'Amour.  
Une communication et une communion si  
totales  
que les Trois ne font qu'une seule pensée  
et un seul amour  
sans commencement ni fin.

Ce même Amour, Dieu a voulu qu'il nous  
atteigne  
et nous fasse entrer dans sa vie.

- Jn 1, 18 « Personne n'a jamais vu Dieu.  
Le Fils unique qui est dans le sein du Père,  
nous l'a dévoilé. »  
Jésus, révélateur du Père aux hommes,  
Jésus, donateur de l'Esprit :
- Jn 14, 26 « L'Esprit Saint, le Défenseur que le Père  
enverra en mon nom,  
Celui-là vous enseignera toutes choses.  
L'Esprit de Vérité vous guidera vers la vérité  
tout entière. »
- Par Jésus, avec lui, en lui,  
nous connaissons le Père.  
Par l'Esprit, le souffle de Dieu,  
nous entrons nous aussi dans cette communi-  
cation de vie  
sans limite et sans fin de la Trinité sainte :
- Ga 4, 6-7 « Dieu a envoyé dans nos cœurs  
l'Esprit de son Fils, qui crie :  
Abba-Père.  
Tu n'es donc plus esclave mais fils  
et comme fils, tu es aussi héritier. »
- Ro 8, 17 « Héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. »
- Et Jésus, pour ceux qui croiraient en lui,  
priaient ainsi :
- Jn 17, 21 « Que tous soient Un comme toi, Père,  
tu es en moi et que je suis en toi.  
Qu'ils soient en nous, eux aussi,  
afin que le monde croie que tu m'as envoyé.  
Et moi je leur ai donné la gloire que tu m'as  
donnée,  
pour qu'ils soient un comme nous nous som-  
mes un. »

## « L'abîme appelle l'abîme »

« L'abîme appelle l'abîme au fracas de tes cataractes », dit un verset grandiose et mystérieux de Psaume (42, 8). Je ne comprends sûrement pas ces mots à la façon d'un savant, mais ils résonnent très fort en moi.

Que d'abîmes, en effet, s'ouvrent devant ma raison, même si elle n'est ni discutaillieuse, ni arrogante ! Aujourd'hui comme aux premiers jours de ma foi !

Dieu... commencement sans commencement...

La création d'un univers, si prodigieusement beau, si douloureusement vulnérable...

Jésus, l'Infini de Dieu se mêlant charnellement à l'espèce humaine...

Jésus, né d'une femme, sans père humain...

Jésus s'affirmant capable de mobiliser « sur-le-champ plus de douze légions d'anges », acceptant, choisissant même, d'être incompris, rejeté, et pas seulement par ses contemporains mais tout au long des siècles...

Jésus ressuscité. Le même véritablement. « Voyez mes pieds et mes mains, c'est bien moi ! » et pourtant libéré de toutes les conditions terrestres...

Jésus présent dans l'Eucharistie, nourriture et vie des hommes, seul et délaissé dans tant d'églises...



L'Eglise, sainte, faite d'hommes pécheurs...

Ma mort..., ma résurrection...

Autant d'abîmes devant lesquels je suis pris de vertige. Ma raison, mon imagination, mes sens, sont comme happés par le vide d'un gouffre.

Alors j'appelle et « du fond de l'abîme » je crie vers l'autre abîme, celui très haut de Dieu. Mais comment saisis-je l'Insaisissable ? Comment accèderais-je à lui ?

Devant l'abîme de vertige — un très noble vertige digne de l'homme qui pense —, Dieu répond, mais par un autre abîme, un abîme de lumière : Lui-même.

La foi est ce qui me met au niveau de la démesure divine. Elle me hisse, elle me hausse à la mesure de Dieu qui est d'être sans mesure : « Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu ».

Je peux alors m'approcher de Celui qui se déclare feu dévorant, de celui que « l'homme ne peut voir sans mourir ».

Par la foi, je possède déjà mais sans tenir, je connais déjà mais sans voir, je suis « adapté » à Dieu, sûr de cet infini qui est « le centre, la circonférence, la plénitude de toutes choses ». La foi me porte au cœur du mystère : je ne saisis pas, je suis saisi.

Alors je peux parler à Dieu ! Oui, mon Dieu, je te connais, et pourtant tu me restes inconnu. A ta parole : « Tu ne peux voir ma face », ma foi répond : « Mon Dieu, tu serais bien petit si je pouvais te comprendre. Si tu n'étais pas abîme de lumière ! — que serais-tu ? »

Oui, mon Dieu, tu viens vers moi et tu me dis : « Mon nom est : « Je suis avec toi », et ma foi répond : « Mon Dieu, tu serais bien petit si ma petitesse ne t'intéressait pas, si je n'avais pas du prix à tes yeux, toi qui m'as créé, si chacun des enfants, des hommes n'était inscrit dans ton livre — ton cœur de Père — de toute éternité ».

Désormais, je ne raisonne plus à partir de moi mais de Lui. Je comprends ainsi que pour entrer dans sa lumière je dois faire un saut, une Pâque véritable dans un monde où nos chiffres, nos poids et nos mesures ne signifient plus rien : « Mille ans sont pour lui comme un jour ». Devant Dieu nous sommes comme les géologues lorsqu'ils décrivent la formation de notre terre : ils retrouvent littéralement la poésie des psaumes où « les monta-

gnes bondissent comme des béliers et les collines comme des agneaux » tandis que d'autres « fondent comme cire ». Ainsi la description de la naissance des Alpes nous montre, à l'échelle des millénaires, notre terre mouvante et fluide. A l'horloge où les minutes sont des siècles, ce qui nous paraît l'immobilité même devient extraordinairement mouvant et l'apparemment impossible devient la vérité.

Mais à Jésus aussi je peux parler ! Et lui dire qu'il est à la fois l'abîme sans fond devant lequel ma raison titube et l'abîme de lumière porteur de certitude.

Toi, Jésus, que de choses à croire sur toi-même, absolument inimaginables, uniquement « sur ta parole », comme disait Pierre avant de lancer ses filets pour une pêche impossible.

Toi, Jésus, né de Marie et de l'Esprit Saint, n'es-tu pas ce qu'il y a de plus déroutant pour notre raison, et en même temps dès que notre cœur te reçoit, tu es paix, joie, lumière... Paix que le monde ne peut donner, joie que nul ne peut ravir, lumière qui me guide vers le Père.

Comment irais-je vers ce Père invisible sans te suivre ? Je me souviens : j'ai vécu dans des pays où la langue m'était étrangère. La moindre démarche était difficile, mais en lisant les plaques indicatrices des rues, je pouvais me retrouver avec un plan de la ville : je n'étais pas perdu. En pays slave ou grec, c'était déjà plus compliqué car l'alphabet même est différent : j'ai dû apprendre à déchiffrer des lettres nouvelles comme un enfant qui entre à l'école. Mais au Japon ! Là, sauf les affiches lumineuses de Coca-Cola, tout était pour moi incompréhensible de manière absolue : sans guide j'étais un enfant perdu.

Toi, Jésus, tu te fais mon enseignant : « Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie », tu es celui qui me fais entrer dans le langage de Dieu, et par là dans le monde nouveau de ton Père. Tu es le Chemin qui conduit, mais aussi la Vérité qui est au bout, la Vie de Dieu même.

Mais voici que toi Jésus, à ton tour, tu m'interroges : « Je respecte ta liberté d'homme : « si tu veux, suis-moi » mais toi, acceptes-tu ma liberté de Dieu ? De quel droit la refuses-tu ? Au nom de quoi ? Oui, j'ai voulu prendre chair, naître d'une femme pour partager ton humanité. Mais en naissant d'une vierge, j'ai

voulu marquer que je suis Dieu, le maître de l'impossible. Ne suis-je pas libre ? Est-ce toi qui va me dicter tes plans ?

Oui, j'ai tout accepté de ce que l'humanité d'alors et celle de tous les temps et toi-même, avez inventé pour me renier, me rejeter, m'assassiner et jusqu'à la moquerie suprême : « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de ta croix », oui, j'ai tout accepté mais je savais pourquoi : des millions d'hommes ont compris — et comprendront encore — ce que veut dire : Dieu est amour. »

A quoi cependant reconnaître que, par la foi, nous approchons de notre grand immense Dieu ? Justement à la conscience de la « disproportion » qui nous envahit, au pressentiment que notre joie sera en proportion de cette démesure même, cette joie qui atteindra et comblera chacune des fibres de notre être. Cette disproportion, saint Paul en fait plus que le contrepoids de nos peines, elle est le moteur de notre espérance : « J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous » (Rom 8, 18).

Dans ce sana où, en lisant l'évangile de Jésus, je découvrais avec étonnement que « jamais homme n'a parlé comme cet homme », déjà la parabole du grain de sénevé soulignait cette disproportion entre la semence chétive et la somptuosité de l'arbre, de même le simple « don d'un verre d'eau à un de ces petits », le plus humble geste d'amour, ouvrant à la plénitude de la joie du Royaume.

La foi est le sacrement de ces disproportions : elle apprend à regarder ces contrastes en face, elle habitue à eux, elle fait aimer cette rencontre de l'infime et de l'absolu. Elle est la passerelle entre les deux abîmes.

Le dynamisme de la foi vient de l'intensité du regard porté sur la démesure du mystère. Il en est comme de l'électricité où la force du courant vient de la différence de potentiel entre les deux pôles du générateur : 6 volts, 30 000 ou 100 000 volts, selon que nous capturons plus ou moins cette démesure divine et la laisserons agir en nous.

Cette disproportion, nous la retrouvons, et elle nous déroute également dans chaque sacrement. Trois mots : « Je te pardonne », et un homme revient à la vie, restitué dans la splendeur

de Dieu, plus proche de lui qu'avant sa faute. Un couple échange deux « Oui » dans l'amour, et cet amour devient l'image du Christ s'unissant à nous. Ainsi en est-il de la matière de chaque sacrement : un peu d'eau, un peu de farine, un peu d'huile... D'humbles réalités terrestres sont choisies par Dieu, « des trésors sont contenus dans des vases de terre »...

Mais pourquoi ? Parce que Dieu est trop grand pour nos mesures humaines. Alors, il vient là où rien ne le masque : l'étable de Bethléem, le cœur de Marie qui, lui, n'était pas une étable mais l'humilité par excellence.

Quand Jésus m'apprend à dire « Père », quand il fait naître en moi les sentiments filiaux qui étaient les siens, qu'il m'initie à l'adoration de son Père qui était la sienne, il m'établit dans un univers où l'indéchiffrable s'éclaire. Je ne suis plus un étranger.

Une fois acceptée l'une des réalités qui donnait le vertige, toutes les autres se révèlent cohérentes avec elle. On s'aperçoit alors que ces vérités s'éclairent mutuellement, s'appellent l'une l'autre. Chacune continue à dépasser notre intelligence, notre raison ne saurait par elle-même les découvrir, mais notre intelligence est éclairée et notre raison fortifiée par l'ensemble, par le *un* du mystère pris dans sa totalité. Il en est comme de la Jérusalem du Psaume où « tout ensemble ne fait qu'un ».

Si j'accepte que « Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son Fils », — que Dieu a pris une chair d'homme —, la résurrection de Jésus restera mystérieuse, mais en quelque sorte logique, en tout cas non contradictoire ni absurde. Et de même la Transfiguration de Jésus, sa présence dans l'Eucharistie, la maternité virginale de Marie. Et pourquoi tout cela, sinon pour ma propre résurrection ?

Bien des réalités du « pays de Dieu » m'échapperont toujours : la foi reste une grâce et je l'éprouve de plus en plus manifestement comme le Don par excellence, un cadeau, une faveur que Dieu me fait. Mais chaque vérité du Credo brille de la lumière de toutes les autres, devient facette d'un unique diamant, la Trinité Sainte, l'Abîme de Lumière vers lequel j'appelle.

*Et pourtant, fidèle  
à l'Évangile du Royaume,  
tu as ajouté  
le « surcroît » innombrable*

## L'innombrable surcroît du Royaume

Au moment où encore incroyant je m'interrogeais sur les conséquences d'une conversion hypothétique, j'avais dressé — et même je crois écrit — la liste des joies qui resteraient possibles et des plaisirs sans doute déconseillés. Un bilan plutôt négatif... Je ne me doutais pas du positif incalculable qui m'attendait : le cercle restreint de ma vie allait s'agrandir démesurément.

En effet, Dieu n'était plus pour moi seulement le « Créateur éblouissant drapé de lumière comme d'un manteau » (Ps 104, 2) mais communication et communion en perpétuel jaillissement infini : un échange éternel d'amour mutuel, le Père se communiquant tout entier à son Fils dans l'unité de l'Esprit-Saint. Et j'étais même convié, par l'appel pressant de Jésus, à entrer dans cette immense circulation d'être et d'amour :

Jn 14, 23 Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole  
et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui  
et nous ferons chez lui notre demeure.

Dieu ne m'offrait pas seulement d'entrer dans l'Océan sans rivage, c'est Lui qui venait à moi, qui venait en moi.

Or ce n'était pas fini. Selon le mot de Jésus, un « surcroît » inattendu allait m'être donné. Jésus m'avait mené à la rencontre du mystère des trois Personnes divines : il allait élargir mon

esprit, ma mémoire et mon cœur à la rencontre des hommes de tous les temps.

Entrer en christianisme a été pour moi bien plus qu'une naturalisation : je suis devenu membre d'une famille étonnante. De mes parents charnels je ne connaissais aucun visage au-delà d'un grand-père et d'une grand-mère et à peu près rien au-delà de mes arrière-grands-parents. Je savais vaguement leur province d'origine : Alsace, Normandie, Paris, Palatinat... Or voici que peu à peu toute une lignée d'ancêtres venait, non pas armurier un blason, mais me constituer des amis avec qui je vivrais désormais — oui, j'ose le dire —, dans l'intimité.

La Bible m'avait ouvert à l'histoire de ma propre vie tout autant qu'à celle de l'humanité. Peu à peu ces hommes et ces femmes devinrent vraiment pour moi des présences vivantes : je retrouvais en chacune, quelquefois une part de moi-même — la part d'hommerie — et toujours découvrais une parole de Dieu qui m'était adressée par elle. Toutes m'ont révélé un aspect du visage de Dieu : ce fut d'abord Abraham bien sûr, mon père dans la foi ; mais aussi Jacob, le malin, qui un jour, une nuit plutôt, se lèvera boiteux de sa lutte avec Dieu, la cuirasse de sa confiance en ses propres ruses et habiletés ayant été réduite à néant ; David, le berger devenu roi, figure anticipée du Christ et pourtant adultère et assassin, mais dont le *Miserere*, le Psaume 51, est devenu le mien, mon propre cri de repentir. Ce cri que je redis chaque matin, sans lassitude et sans routine, en mon nom et en celui de toute l'humanité.

Et chacun des prophètes... Isaïe, l'aristocrate de Jérusalem, le plus grand des prophètes messianiques, qui me transmet encore aujourd'hui son saisissement devant la révélation de la transcendance de Dieu et de l'indignité de l'homme. Amos, le berger de Téqoa, qui me crie : « Cherchez Yahvé et vous vivrez... recherchez le bien et non le mal » (5, 4 et 14).

Osée, abandonné et bafoué par la femme qu'il aimait et continue d'aimer, Osée qui vit ainsi au plus intime de sa chair et de son cœur le drame de Dieu abandonné par son peuple qui se prostitue aux idoles païennes.

Jérémie, le persécuté, qui m'apprend la vraie sagesse : « Avoir de l'intelligence et Me connaître, car je suis Yahvé qui

exerce la tendresse, le droit et la justice sur la terre » (Jér 9, 22).

Et ces femmes de la Bible, comme Anne dont la prière si confiante, si émouvante obtient de Dieu son fils Samuel... Ruth, l'étrangère, qui aura sa place dans la lignée des ancêtres de Jésus... Et cette héroïne de guerre, Judith, qui devient l'une des figures les plus grandioses de l'Ancien Testament personnifiant la résistance nationale.

Toutes et tous donnent à mon existence un compagnonnage intime et savoureux. Plus que des modèles, ce sont des amis toujours présents : je les écoute et je puis leur parler.

Si, comme dans mes relations humaines, le lien avec chacun diffère, un même lien m'unit à eux : ce Christ, qu'à leur façon ils ont annoncé et quelquefois même dont la vie, comme celle d'Isaïe ou de Jérémie, a été la figure.

Avec eux et au-delà du peuple de Dieu ma vision s'agrandit même à la dimension, toujours aussi douloureuse, de l'histoire humaine : l'esclavage — sous le Pharaon d'Egypte, Ramsès II —, les déportations massives des populations — inventées par l'Assyrien Téglat Phalassar, les tortures — par Nabuchodonosor de Babylone —, la domination par le conquérant et l'occupation — Alexandre, Pompée et Titus.

Mais voici que tous les ancêtres de Jésus, et pas forcément des saints, sont relayés par la multitude innombrable qui constitue l'Eglise, avec ses deux colonnes Pierre et Paul. Aux heures décisives, celles où tout prospère, celles où tout craque, saint Paul a été le maître, le conseiller, l'ami, et nul sans doute n'a eu, dans ma vie, influence et emprise égales à la sienne. Je le sens aussi proche de moi et je me veux aussi proche de lui que l'étaient ses disciples Tite et Timothée. Et combien souvent ai-je demandé à Pierre — le rocher — la spontanéité et la force de sa foi pour dire à Jésus : « Tu es le Fils du Dieu vivant » et, après la trahison : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime. »

Et tous les saints dont le nom a été prononcé sur moi le jour de mon sacerdoce, dont la litanie m'émerveille toujours comme le cortège en fête de l'Eglise entière, et tant d'autres à qui la foi m'a lié : je veux n'en citer qu'un, Pascal, lui qui a poussé jusqu'à l'extrême, et la foi au Christ et la raison et le cœur.



Enfin il y a bien sûr, pour moi comme chacun, les amitiés, précieuses entre toutes, de ceux et celles dont j'ai partagé la vie, les espérances et les tendresses. Là encore la foi m'a apporté un précieux surcroît : ceux qui furent mes maîtres, un Père Lagrange, un Père Lebret, mon père et ma mère qui retrouvèrent la foi de leur enfance, mes amis les plus aimés, je les retrouve aussi, invisibles et présents. Ils ne me quittent pas même si moi parfois je les quitte... Et tous ceux encore dont je suis séparé non par le temps mais par la distance, je les garde aussi dans mon cœur car j'ai appris à lire les Béatitudes du Christ sur le visage de mes amis d'Afrique, de Haute-Volta et du Cameroun, du Zaïre, du Burundi, de Côte d'Ivoire et sur ceux des pauvres du Brésil avec lesquels j'ai vécu à São Paulo, à Salvador et à Recife.

Ces amitiés bien réelles et si attachantes qui donnent goût et joie à nos vies, sont toutes unies, reliées entre elles par un lien mystérieux et puissant : chacune retentit sur toutes les autres. Ce lien primordial est celui que la plus ancienne profession de foi de l'Eglise transmet à chaque baptisé : « Je crois à la communion des saints ».

Par ce dogme de foi est affirmée la solidarité du croyant envers tous pour le meilleur — s'il remplit bien sa tâche — et pour le pire — quand il déchoit. La raison évidente en est notre unité dans le Christ : « Nous avons été baptisés en un seul Esprit pour faire un seul corps » (I Cor 12, 13), rappelle saint Paul aux Corinthiens qui sont en train, assez lamentablement, de l'oublier.

Moi aussi je le sais, j'ai besoin de faire sortir sans cesse cette vérité de ma mémoire pour la faire entrer dans ma vie. C'est elle qui, à certaines heures, peut me donner la force de ne pas faire le mal, car je sais qu'alors j'abîmerais mes frères, et qui me donne parfois de faire un petit bout de bien dans la joie de penser que le corps du Christ tout entier en sort grandi et affermi.

Parmi les amis qui m'ont comblé, il en est justement un qui a été le prophète — « le Vociférateur », comme il disait — du retentissement de chacune de nos actions sur l'univers. C'est Léon Bloy.

La bibliothèque de mon père contenait ses livres dont les titres, à dix ans, m'impressionnaient : *Le Mendiant ingrat*, *Dix ans de captivité à Cochon-sur-Marne*, *Le Désespéré*, *La Femme*

*pauvre...* Or mes premiers pas de catholique ont été accomplis dans un milieu qui vivait du souvenir de cet homme extraordinaire : Stanislas et Aniouta Fumet <sup>1</sup>, mes parrains de confirmation, mais aussi les Maritain, les Walcheren qui étaient les filleuls de Léon Bloy. Plus tard je devais rencontrer André Baron converti, lui aussi, par Bloy.

Ce dernier disait de lui-même qu'il était « le pèlerin de l'Absolu ». Dieu lui avait fait ce don « comme il a donné des aiguilles au porc-épic et une trompe à l'éléphant » et il ajoutait : « Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé au contraire ce que je voulais de Dieu. » Mais son besoin, son instinct de l'Absolu lui faisait comprendre que nulle action au monde n'est indifférente :

Tout homme qui produit un acte libre projette sa personnalité dans l'infini. S'il donne de mauvais cœur un sou à un pauvre, ce sou perce la main du pauvre, tombe, perce la terre, troue les soleils, traverse le firmament et compromet l'univers. S'il produit un acte impur, il obscurcit peut-être des milliers de cœurs qu'il ne connaît pas, qui correspondent mystérieusement à lui et qui ont besoin que cet homme soit pur, comme un voyageur mourant de soif a besoin du verre d'eau de l'Évangile.

Pourquoi en définitive ? Parce que c'est le Christ lui-même, en personne, qui est atteint par chacun de nos actes.

Jésus est au centre de tout, il assume tout, il porte tout, il souffre tout... Il est impossible de frapper un être sans le frapper, d'humilier quelqu'un sans l'humilier, de maudire ou de tuer qui que ce soit, sans le maudire ou le tuer lui-même. Le plus vil de tous les goujats est forcé d'emprunter le visage du Christ pour recevoir un soufflet de n'importe quelle main.

Que pourrais-je ajouter ? Ces amitiés précieuses qui ont donné

---

<sup>1</sup> C'est au beau livre de Stanislas Fumet, *Mission de Léon Bloy* (DDB) que j'emprunte les citations de Léon Bloy sur la communion des saints (p. 161, 242, 369).

une dimension inattendue à ma vie me font découvrir la face cachée du mystère de grandeur auquel je suis convié, ma responsabilité de croyant :

La Communion des saints, antidote ou contrepartie de la dispersion de Babel, atteste une solidarité humaine si divine, si merveilleuse, qu'il est impossible à un être humain de ne pas répondre de tous les autres, en quelque temps qu'ils vivent, qu'ils aient vécu ou qu'ils soient appelés à vivre. Le moindre de nos actes retentit à des profondeurs infinies.

Le moindre de nos actes..., mais quand cet acte est une prière, quel retentissement sera le sien !

« Mon Dieu, si vous existez, faites-vous connaître ». Cet appel, je l'ai crié dans la nuit, comme le Père de Foucauld et tant d'autres. Nous ne savions pas que déjà nous étions environnés par la prière d'une multitude.

Prières de nos amis, de nos parents, prières de sainte Monique pour son fils Augustin, de Madame de Bondy pour son cousin Charles, vicomte de Foucauld.

Mais aussi l'immense, l'anonyme réservoir de la prière toujours en éveil des cloîtres. Et plus vaste encore, tel l'océan, la prière innombrable des malades, des vieillards, des chapelets et des pèlerinages, des nuits sans sommeil.

Toutes balisent des routes obscures comme les lampes bleutées, la nuit, les pistes d'atterrissage des aéroports.

L'homme qui crie son appel à Dieu croit sa prière solitaire. Elle ne l'est jamais.

Parfois cependant, nous découvrons la source. J'ai eu ce bonheur. J'avais alors plus de quarante ans. Prêtre-ouvrier, je devais aller à Rome. Ma mère me demanda d'aller saluer de sa part sa plus vieille amie : petites filles, elles avaient été pensionnaires dans la même institution. Son amie s'était faite religieuse, Petite Sœur de l'Assomption, et résidait alors à Rome.

Je trouvai une sœur âgée — et toute fraîche — qui m'accueillit par un « Mon Révérend Père » très cérémonieux. Mais le naturel reprenant le dessus, elle poursuivit : « Mon petit Jac-

quot ! » Puis, revivant sa jeunesse, elle me raconta : « Quand tu es né, j'étais novice déjà chez les Petites Sœurs de l'Assomption. Je me disais que ta mère t'élèverait avec une grande tendresse mais, sans doute, pas avec une dévotion équivalente ! Alors dans ma ferveur de jeune religieuse, j'ai prié pour ce petit Jacques comme je ne l'ai jamais fait pour personne. »

Coïncidence ? Hasard ? On dira ce qu'on voudra. Lente germination portant son fruit vingt-quatre ans plus tard ? Réalité de la prière ?

Pour moi, comment aurais-je pu douter ? Et cela porte ce nom : la communion des saints.

## Jérémie, mon frère

- Abraham, mon père dans la foi,  
tout est simple (trop simple ?) avec toi !
- Gn 12, 1, 4 « *Abraham, quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père... »*  
« *Et comme Dieu l'avait dit, Abraham partit... »*.
- Gn 22, 2, 3 « *Abraham, prends ton fils, ton unique, Isaac que tu chéris... »*  
« *Abraham se leva tôt et partit... »*  
Abraham, l'inébranlable,  
toi, le père de la multitude des croyants,  
Juifs, chrétiens, musulmans,  
il fallait bien que tu sois le roc sans fissure.  
Mais moi, poussière, sable mouvant d'humanité,  
ta foi sans condition ni délai  
n'est-elle pas trop haute pour moi ?

Sur le chemin de Dieu,  
d'autres ont tremblé, hésité, renâclé,  
« *gens de petite foi* » disait Jésus.  
Si toi, Abraham, tu es mon père,  
à toi, Jérémie, je puis dire : « mon frère ».  
Oh ! non pas que je sois engagé

dans une lutte semblable,  
mais en toi, Jérémie,  
je retrouve espérances et désespoirs,  
mes appels et mes échecs :  
Jérémie, conscient de ton insuffisance,  
dépassé par ta mission,  
premier blessé par le message que tu dois  
proclamer.

- Jr 1, 6 « *Ah! Seigneur Dieu, je ne saurais parler* »,  
telle est ta réponse au Dieu qui t'appelle.  
Mais justement parce qu'il connaît ta faiblesse  
et que tu n'as pas, comme Moïse, un frère  
Aaron  
sur lequel t'appuyer,  
c'est Dieu lui-même qui sera ta force  
et comme ta propre bouche de prophète :  
« *Ne dis pas : « Je suis trop jeune ! »*  
*Dès le sein maternel, je t'ai consacré.*  
*Tout ce que je t'ordonnerai, tu le diras. »*  
Ainsi, ta seule espérance, Jérémie,  
est en ton Dieu qui, d'avance, connaît tes  
limites,  
et qui, malgré tout, fait de toi son « *bien  
sacré* ».

- Dieu, plus personne ne le cherche :
- 2, 8 « *Les prêtres ne disent pas :*  
*« Où est le Seigneur ? »*  
*Ils ont suivi les dieux impuissants.*
- 2, 5 *Tous, vous courez après des riens,*  
*et vous serez réduits à rien. »*  
Les politiciens supputent l'avenir,  
nouent et dénouent les alliances.  
Un jeu compliqué : est, ouest, nord, sud,  
pro-égyptiens contre pro-assyriens,  
mais aussi, Ninive contre Babylone la triom-  
phante.

6, 14 « *Du plus petit au plus grand, ils disent :*  
*« Tout va bien ! Tout va bien et rien ne va ! »* »

La « *filles de Sion* » poursuit sa douce vita :  
 4, 30 « *Et toi, que fais-tu là à t'habiller d'écarlate,*  
*à te parer d'or et de bijoux ?*  
*Tu allonges tes yeux avec du noir,*  
*en vain, tu te fais belle !*  
*Tes amants ne veulent plus de toi,*  
*c'est ton sang qu'ils réclament. »*  
 Abraham a pu intercéder pour Sodome,  
 Moïse, pour son peuple réclamant un veau  
 d'or.

Pour Jérémie, plus d'intercession possible :  
 11, 14 « *Le Seigneur m'a dit :*  
*Ne m'adresse pour ce peuple ni supplication ni*  
*prière.*  
*N'insiste pas. Je ne t'écoute pas... »*

Pourquoi, mon Dieu, es-tu si terrible ?  
 Pourquoi Jérémie doit-il clamer : « *Violence,*  
*répression ?* »

20, 8 Pourquoi ces moqueries : « *Jérémie la Ter-*  
*reur ?* »

Voudrais-tu donner à mon propre regard  
 des dimensions insoupçonnées ?

Ouvrir mes yeux sur la réaction  
 que je déclenche en moi  
 quand je suis oublieux de toi ?

5, 25, 27 « *C'est vous qui perturbez l'ordre :*  
*Comme l'oiseleur accroupi,*  
*vous tendez vos pièges*  
*et vous attrapez des hommes : un panier plein.*  
*Vous battez les records du mal. »*

Par Jérémie, l'oubli de Dieu,  
 les tragiques dissonances de l'histoire  
 prennent leur vraie mesure :

- Jérusalem incendiée, le Temple ruiné,  
les yeux crevés du roi Sédécias,  
5, 12 « le glaive et la crève » rabâchés par le prophète,  
tout cela, il le faudra pour détruire « nos mirages »,  
« les badigeons » qui nous cachent le réel :  
2, 13 « *Oui, il est double le méfait de mon peuple : ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes crevées qui ne tiennent même pas l'eau.* »  
6, 7 *Mais la méchanceté, elles la gardent.* »

- Jérémie est à bout de souffle :  
15, 10 « *Malheur à moi, ma mère, tu m'as enfanté homme de discorde pour tout le pays.* »  
15, 18 *Ah ! Serais-tu pour moi, Seigneur, un ruisseau trompeur aux eaux décevantes ? N'ai-je pas intercédé auprès de toi ? Tu le sais ! »*  
37, 38 Accusé d'espionnage et de démoralisation, torturé, jeté dans une citerne bourbeuse pour qu'il y meure « sans verser le sang », sauvé de justesse par un étranger.  
Pourquoi tant de détresse, tant d'échecs ?  
Car humainement, Jérémie a échoué :  
Jérusalem sera brûlée. Jérémie mourra exilé, inconnu.

- Hé bien, il faut le dire et le crier :  
par-delà l'échec, Jérémie a réussi !  
Par lui, la foi d'Israël a survécu  
à l'exil, à la destruction du Temple.  
32 Quand tout était perdu, Jérémie achète un champ :  
une transaction insensée dans une ville assiégée !  
Alors, solennellement, devant témoins,



Jérémie prophétise un double retour :  
le peuple reviendra sur sa terre  
quand il sera revenu à son Seigneur.

32, 44 « *On achètera des champs, on rédigera des contrats.* »

31, 38 « *Fais nous revenir et nous reviendrons.* »  
Il faut que le Seigneur recrée l'homme.

Dans l'Histoire Sainte, un bond prodigieux  
s'accomplit :

le passé demeure, la loi de Moïse n'est pas  
abolie,

mais elle cesse d'être écrite sur la pierre,  
elle deviendra l'instinct de notre cœur :

31, 31, 34 « *Car des jours viennent*  
— *oracle du Seigneur* —  
*où je conclurai avec la communauté d'Israël*  
— *et la communauté de Juda* —  
*une alliance nouvelle.*

*Je déposerai mes directives au fond d'eux-mêmes,*  
*les inscrivant dans leur être.*

*Je deviendrai Dieu pour eux*  
*et eux, ils deviendront un peuple pour moi. »*

Jérémie est ainsi annonciateur et ancêtre de  
Jésus.

Annonciateur, il tourne le regard d'Israël  
vers la « nouvelle et éternelle Alliance »  
du vrai Temple de Dieu, Jésus.

Mais précurseur aussi de « l'agneau de Dieu,  
celui qui donne sa vie au monde » :

11, 19 « *Moi, j'étais un agneau docile,*  
*mené à la boucherie.*

*J'ignorais que leurs sinistres propos me concer-*  
*naient :*

*détruisons l'arbre en pleine sève, supprimons-le,*  
*que son nom ne soit plus mentionné. »*

Et lorsque Jésus demandera à ses disciples :

Mt 16, 14 « Pour vous, qui suis-je ? »,  
certains répondront : « Jérémie ».

Jérémie, mon frère, toi aussi, finalement,  
tu es trop grand, trop haut pour moi,  
toi le poète inexorablement devenu prophète.  
Mais tu restes si humain, si proche,  
compagnon de destin de toutes joies.

48, 33 Toi, fait pour chanter la joie des vendanges,  
8, 7 le retour de la tourterelle et du rossignol,  
25, 10 le bruit de la meule, la lumière de la lampe.  
2, 2 Tu aimais la grâce juvénile des adolescentes,  
2, 32 la fiancée qui n'oublie ni ses bijoux ni sa  
ceinture,  
25, 10 le chant de l'époux, la jubilation de la mariée,  
31, 4 la ronde des gens en fête  
31, 12 qui se sentent revivre comme un jardin bien  
arrosé.

1, 11 En voyant fleurir la tige d'amandier  
qui éveille le printemps,  
tu es devenu, Jérémie, le veilleur de Dieu  
et l'éveilleur de ton peuple.  
Jérémie, éveille nos cœurs  
à la beauté de notre terre,  
ouvre notre regard aux dimensions du grand  
angle de Dieu :  
Holocauste, Hiroshima, Biafra, Liban, Cam-  
bodge.  
Toutes les statistiques des morts de faim,  
des morts de solitude, des morts d'indiffé-  
rence.  
Huit cents millions d'hommes et de femmes  
dans le fossé du sous-développement.  
Serais-je innocent du sang de mon frère ?

Apprends-nous à fuir l'oubli de Dieu.  
Alors, seulement, nous ne mépriserons plus  
l'homme.

*Fais-moi la grâce  
de répondre :  
« Sur ta Parole,  
Seigneur, je crois »*

## Maintenant et à l'heure de notre mort

Elle est belle cette prière du « Je vous salue Marie » inépuissamment simple. Comme le voile de Véronique sur le visage du Christ, ce pur tissu d'Évangile est fait pour nos larmes d'hommes.

Comme une symphonie avec ses divers mouvements et ses nuances. Elle s'ouvre, cette prière, dans un grand silence : l'ange salue Marie. Tout est murmure, souffle intérieur. Elle se continue par une acclamation joyeuse : l'acte de foi d'Elisabeth : « Tu es bénie entre toutes les femmes et béni le fruit de ton sein ». On aurait pu entendre à condition d'être tout proche.

Alors survient le grondement d'une immense rumeur répercutée de siècle en siècle, faite des voix et des appels de toute l'humanité : « Sainte Marie, priez pour nous, pécheurs ».

Et le silence s'impose de nouveau car les paroles finales « Maintenant et à l'heure de notre mort » appartiennent à chacun, personnellement, l'invitant à l'attention.

Par ces derniers mots, je suis familiarisé avec les deux seuls instants où la présence de Dieu m'est offerte.

À l'heure, à l'instant, de ma mort, c'est évident, mais à chaque « maintenant », comme dit la prière, un instant également est là, disponible pour rencontrer Dieu. Cela ne veut pas dire qu'à chaque instant, je dois penser exclusivement à lui ! Mais seul, cet

instant-là — ce moment même où je vis — peut être rempli de Dieu et il l'est « pleinement » si je fais ce qui m'est demandé à cette heure-là.

C'est pour cela que trop rêver le futur, par évansion ou dans l'angoisse, n'est pas un « maintenant » que Dieu puisse remplir de sa présence : « Ne vous inquiétez pas du lendemain, demain prendra soin de lui-même », disait Jésus. Et saint Jacques commente : « Vous qui dites : « Aujourd'hui, nous irons dans telle ville, nous y passerons l'année et nous gagnerons de l'argent ! », vous ne savez pas ce que demain sera votre vie... » (4, 13).

De même trop éplucher le passé n'est pas dans la ligne de l'Évangile : « Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au royaume de Dieu. »

L'instant où Dieu arrive est un rayon de soleil vertical. C'est le moment où je te dis ces choses et c'est le moment où toi tu les écoutes. Certes ensemble il est bon de nous redire les grands moments de notre vie, comme dans la Bible les Hébreux puisaient leur force dans le rappel des événements de leur histoire. Mais ce rappel, c'est vers un avenir qu'il appelait, il engendrait une certitude *actuelle* : ce que Dieu avait fait dans le passé pour eux, Dieu le continuait. Ainsi les événements du passé prennent une valeur de moment présent, comme lorsque nous ré-actualisons dans l'Eucharistie l'instant même du Jeudi Saint : ce n'est plus alors une nostalgie du passé, mais une présence du passé, qui garantit l'avenir et le prépare. Ce n'est pas évansion, ni retour en arrière, ni fuite en avant.

Au long de ma vie, j'ai couru après le temps mais il courait plus vite que moi... Et comme il est, lui, toujours renaissant et neuf à chaque seconde, tandis que moi, je vieillis, la distance s'accroît.

Jeune, le temps perdu, le sommeil perdu se rattrapent. Avec les années, cela devient de moins en moins vrai : le temps me gagne de vitesse !

Mais à l'instant même où, sur le cadran de ma vie, le « maintenant » et le « à l'heure de notre mort » coïncideront exactement, je dominerai la durée. J'aurai vaincu le temps. Je recevais des miettes du temps, des gouttes fugitives. Je serai à la source, j'entrerai dans l'éternité de Dieu. Cette éternité deviendra mienne.

Telle était la conviction la plus fondamentale des premiers chrétiens, celle qui fondait leur espérance et leur joie : « Nous serons enlevés à la rencontre du Seigneur et nous serons pour toujours avec lui. Réconfortez-vous les uns les autres avec ces pensées. » (I Thess 4, 17).

« Enlevés à sa rencontre »... C'est Dieu qui vient, lui, à notre rencontre. Et pour le dire avec des mots tout simples : « Il nous envoie chercher par son Fils »...

Ayant écrit des livres, partagé ma conviction avec de nombreux amis croyants et incroyants, animé une école qui portait ce nom : « Ecole de la foi », j'ai été amené à étudier sans cesse le mystère de Dieu venant à la rencontre de l'homme dans la personne de Jésus-Christ. Les objections de l'inquiétude et de l'incroyance, les cris de la souffrance m'ont fait mal, ont angoissé mon esprit, ont blessé mon cœur. Je n'ai pas toujours pu, ou su, répondre, mais ma foi s'en est enracinée davantage. Oui, je dis avec bonheur et infinie gratitude : « Dieu, tu es mon Dieu, mon Dieu dont je suis sûr ».

Revivant aujourd'hui les deux âges de ma vie — avant et après la rencontre de Dieu — les paroles de l'apôtre Pierre : « Vous avez été appelés des ténèbres à l'admirable lumière » me font tressaillir de joie : elles disent tout !

Mais j'expérimente aussi que la recherche de Dieu est un apprentissage jamais achevé, car la foi est une aventure et non un tranquillisant, une exploration, un forage aux suites inattendues, non une croisière où même l'imprévu est programmé.

Lorsque saint Paul conjure Timothée, « son enfant bien-aimé », de « garder le beau dépôt » de la foi, ce « dépôt » ne doit pas nous induire en erreur : il n'a rien d'un lingot d'or en sûreté dans les coffres d'une banque. Jésus a condamné sévèrement l'homme qui enfouit dans la terre le trésor qui lui a été confié. Si la foi est un « dépôt », c'est parce qu'on l'a reçue d'un autre et qu'on doit la transmettre à d'autres sans l'altérer, mais enrichie de notre propre expérience : « Je vous ai transmis ce que j'ai reçu » dit saint Paul avec solennité (1 Cor 11, 23 et 15, 3).

La foi déposée en nous par Jésus est un dynamisme, une course, un combat : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma

course, j'ai gardé la foi », dit encore Paul à Timothée. Elle nous fait avancer vers l'invisible et c'est donc l'ouïe, et non la vue, qui nous guide : la foi est d'abord écoute de Dieu dans sa parole reçue de l'Eglise.

Cette écoute n'est pas simplement écoute passive, elle est véritablement « un acte », un mouvement réel, par lequel la volonté veut adhérer à ce que dit Dieu. Jamais *l'acte* de la foi n'a été aussi bien exprimé que par saint Thomas d'Aquin en adoration devant le saint Sacrement :

Les yeux, le toucher, le goût,  
devant Toi sont défaillants.  
Seule l'oreille me donne toute certitude.  
Tout ce que tu as dit, ô Fils de Dieu,  
je le crois : rien n'est certain  
autant que ta parole de vérité.

Or, aujourd'hui, par un aspect profond de moi-même, je me retrouve comme au jour où, à la Chartreuse de la Valsainte dans le coin gauche de la tribune de l'église, la foi s'est présentée à moi comme un choix, un oui à l'incompréhensible ou plutôt à l'imaginable. Quelle est donc cette parole qui aujourd'hui m'atteint comme autrefois à la Valsainte ? Quel oui ai-je à dire ?

J'atteins maintenant l'âge où chaque année de vie est un sursis qui m'est donné. La pensée de la proche rencontre avec Dieu se présente donc de plus en plus nettement à mon esprit : dans « un, deux, trois ans »... ? C'est donc, comme tout homme, un oui que j'ai à dire à ma mort. Et ce oui, il me semble que je le dis. Mais que signifie-t-il ?

La maladie, l'amointrissement, les souffrances, l'agonie et l'enterrement, je puis en avoir quelque idée : j'ai été malade, j'ai connu des vieillards de grand âge, assisté des mourants, pleuré avec ceux qui pleurent. Tout cela, je puis l'imaginer. Mais le moment où l'on dira de moi : « C'est fini »... ?

Trois réponses, trois attitudes plutôt, devant cette pensée me viennent spontanément à l'esprit : « La mort, une aventure dont on se tire avec plus de peur que de mal » ! Cette phrase d'un humoriste remet avec le sourire bien des choses en place : ne pas faire le malin, ne pas dramatiser.

Il y a aussi la réponse de la paysanne russe paraphrasant sans le savoir le vieux Job : « Il y a deux mystères en ce monde : comment suis née, ne me rappelle ; comment mourrai, ne le sais <sup>1</sup>. »

Enfin la parole de la foi, celle de Thérèse de l'Enfant Jésus et de tant d'autres : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie ».

En pensant à l'acte physique, ce qu'on appelle « le moment de la mort », essayer humblement d'être simple, courageux aussi, confiant dans la tendresse de Dieu et le sang versé pour moi de Jésus, essayer de vivre comme une offrande ce grand dépouillement.

Mais après ? La rencontre avec mon Dieu ?

---

<sup>1</sup> Soljenitsyne, *La Maison de Matriona*, p. 52.



## « Tu ne mourras pas. Crois-tu cela ? »

Rencontrer Dieu ! Là, je suis sans lumière. Il me semble que je pourrais dire (et m'enchanter) de belles choses, mais justement dites trop vite, trop facilement. Est-ce bien de moi qu'il s'agirait ? Car autre chose est de dire *la* foi, autre chose l'interrogation personnelle que la proximité de la rencontre avec Dieu pose à *ma* foi.

J'en suis au moment où « croire » ne se présente plus à moi comme un savoir sur Dieu, un « Credo », mais comme la pierre de touche de ma foi, à la manière de la question posée par Jésus à ses apôtres, nette comme un coup de feu tiré à bout portant : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Ou de l'adhésion radicale à sa parole, demandée à Marthe devant le cadavre de son frère Lazare : « Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra. Crois-tu cela ? » Mais ici et maintenant, il ne s'agit ni des apôtres ni de Lazare, mais de moi Jacques, moi rencontrant Dieu. Avec un « comment ? » inimaginable. J'expérimente alors *l'acte* de croire dans sa nudité — et son caractère unique et sa force obscure — la ténèbre lumineuse des jours et des nuits de l'Exode. Comment le dire ? Comment me le dire maintenant que tu es là, mon Dieu, tout près, pas seulement dans mon cœur mais dans le temps lui-même, celui des calendriers et des horloges ?

Devant la mort, la mienne, celle à laquelle les annonces de

décès me renvoient, il n'y a pas d'échappatoire ni de beaux discours : c'est le « Crois-tu cela ? » de Jésus à Marthe. Il n'y a place que pour la foi et moi, le néant ou la résurrection. Et l'insaisissable « comment cela se fera-t-il ? »

Au fond, ce qui m'interroge, c'est la médiocrité de ma foi... Si je croyais vraiment, serais-je encore si vite atteint par des contradictions insignifiantes ? Agité par des projets si médiocres ? Non, tout serait alors non pas méprisé, mais illuminé par cet inimaginable et somptueux achèvement de tout. C'est donc ma foi que je dois réanimer... Mais où gît sa faiblesse ?

Certes, je crois que Jésus est Dieu venu parmi nous : il a donné vie à ma vie. Certes, je crois que Jésus, vraiment homme, mort crucifié, est ressuscité d'entre les morts : vrai Dieu, « la mort n'a plus d'emprise sur Lui ». Jésus n'est pas un mort qui, comme Lazare, redevient vivant pour mourir un peu plus tard. Il est une vie qui s'est donnée jusqu'à la mort et se relève du tombeau, à jamais vivante. Beaucoup plus qu'un miracle : un accomplissement, une métamorphose achevée.

Mais l'histoire des saintes femmes au tombeau est la mienne : elles doivent d'abord *passer* par l'angoisse d'une pauvreté totale : « Ils ont pris mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis... » Pas même un cadavre à embaumer... C'est le vide absolu. Elles doivent aussi *passer* et sans transition à une espérance sans conditions : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est Vivant ? Il n'est pas ici. Il est ressuscité. »

Oui, Jésus, je crois que tu es ressuscité. Toi, le Fils de Dieu incarné, Toi, « la fidélité de Dieu incarnée », tu es ressuscité avec ton corps d'homme :

Jn 20, 27 Thomas, avance ton doigt ici, et vois mes mains, avance ta main et mets-la dans mon côté.

Je crois que tu as vaincu la mort, ma mort aussi. Mais est-ce que je crois vitalement à cette résurrection de la chair, de *ma* chair, que j'affirme dans le credo ? Telle que Jésus l'a vécue et que je lis dans les quatre évangiles ? Jésus « le Vivant » est bien le même que ses disciples ont connu durant leurs trois années de vie commune : son corps est réel — non un fantôme — et sa chair porte encore les marques de sa passion. Mais simultanément à la

manière de Dieu et des anges de l'Ancien Testament, il apparaît soudain, disparaît : son corps de Ressuscité est quelque chose d'unique, d'impossible à décrire, « le corps spirituel » dont parle saint Paul.

Et c'est précisément à cette manière d'exister que je suis invité. *Ma* résurrection ne sera pas simple « immortalité de l'âme » ni « réanimation » de mon cadavre, mais un mode d'existence foncièrement nouveau et inconnu de mon être tout entier : alors mon corps sera sous la totale emprise de mon esprit, lui-même absolument sous l'emprise de l'Esprit de Dieu. Le Père M. J. Nicolas à qui j'emprunte cette phrase, poursuit :

M.-J. NICOLAS,  
*Théologie de la  
Résurrection*  
Desclée p. 156, 159

Ce qu'il y a de corporel dans le ressuscité n'a d'autre sens que de servir à l'esprit qui l'anime, dans une totale et parfaite liberté à l'égard de tout le reste. Alors certes, on peut dire que demeurera dans l'état de gloire ce qui fait du corps l'instrument d'action, de communication et d'expression de l'esprit, l'extériorisation même de l'âme... Mais imaginer cela n'est pas en notre pouvoir.

Mais c'est justement ma foi qui devrait être cette trouée de lumière au delà du voile — ou du mur — de l'inimaginable.

Tout cela je le sais et je sais que la résurrection de Jésus a été et sera la cause de la mienne. Je le sais, je le crois, mais pour que cela devienne foi vivante, illuminante, j'ai à faire un pas de plus.

Je n'entrerai véritablement dans la plénitude de la résurrection de Jésus que si je dis un oui absolu à ma propre résurrection. C'est ce oui à mon destin personnel que je dois prononcer d'abord, au-delà de toutes les non-apparences des sens, le oui à mon moi-continuant-dans-une-vie-nouvelle. Il faut que ma volonté m'engage dans ce oui à ma sur-vivance glorieuse pour que mon oui au Christ soit autre chose qu'un simple son.

Je me retrouve avec les Corinthiens de saint Paul, fervents sans doute, mais si instables. On discute ferme sur l'au-delà dans la petite communauté. Saint Paul pense nécessaire de consacrer plusieurs pages de sa lettre à ce sujet :

1 Cor 15, 12 Si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment certains parmi vous peuvent-ils

dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication alors est vide, vide aussi votre foi.

La race des Corinthiens a-t-elle disparu ? Il semble bien que non si l'on en croit les chiffres donnés par les sondages, où un décalage étonnant se manifeste entre la réponse à la question : « Etes-vous catholique ? » et la réponse à : « Croyez-vous à la vie éternelle ? ». Une énorme majorité dit oui à la première question, qui se retrouve petite minorité à la seconde...

Mais la véritable interrogation ne serait-elle pas : Dieu est-il vraiment pour nous « un Quelqu'un » ?, comme dit Madeleine Delbrèl, qui ajoute :

C'est pour moi la meilleure des traductions du « Je crois en Dieu ».

Dieu a voulu que nous sachions qu'il est Quelqu'un, qu'il vit, qu'il agit, qu'il aime <sup>1</sup>.

Ce Quelqu'un a-t-il pour nous une telle « consistance » que nous désirons le rencontrer ?

Que nous désirons vivre de sa Vie pour toujours, comme avec ceux qu'on aime ? Où est donc « ma soif du Dieu vivant » ?

Croire comporte toujours — au-delà des mots et des dogmes — cet élan vers Dieu ou, plus exactement, cet abandon confiant et libre à l'attraction de Dieu. C'est ce qu'exprimait, dans le secret de son Journal, notre équipier de la Mission Ouvrière Saints Pierre et Paul, Paul Xardel : « Ne pas passer un jour sans désirer le voir <sup>2</sup>. »

Un petit livre peu connu et incisif nous met en face du choix fondamental aujourd'hui. Sous les apparences d'une théologie-fiction théâtrale <sup>3</sup>, Gustave Thibon nous pousse dans nos derniers retranchements. Il imagine un monde où la Science a tenu

<sup>1</sup> Madeleine Delbrèl, *Nous autres gens des rues*, p. 218, Le Seuil.

<sup>2</sup> Paul XARDEL, *La Flamme qui dévore le berger*, p. 15, Le Cerf.

<sup>3</sup> Gustave THIBON, *Vous serez comme des dieux*, Fayard.

toutes ses promesses et au-delà : chacun va immédiatement où il veut dans les espaces interstellaires. Il n'y a plus de secret dans la nature : tout est expliqué. Et surtout on a pour la première fois vaincu la vieillesse et la mort, tous restent désormais jeunes, beaux, immortels : « Vous serez comme des dieux » sur cette terre. Une nouvelle génération est née qui pense que le besoin de Dieu chez leurs ancêtres n'était que la projection des situations négatives désormais vaincues : maladies, échecs, angoisses, mort. Tout est santé, plénitude, paix.

Dans ce paradis terrestre créé par les hommes, une jeune fille, Amanda, et son fiancé Hélios, ses parents, une amie, Stella. Erreur de programmation ou pressentiment, Amanda — qui fait partie de cette première génération d'immortels — garde comme un reflet, une nostalgie du passé.

Amanda

Oui, plus rien à créer. La grande œuvre est accomplie. Tout est éclos, tout est parfait. Mais pourquoi... Pourquoi est-ce — comment dire ? — un peu triste ?

Stella

Triste ? Quand tous les sommets sont sous nos pieds ?

Amanda

J'en voudrais un au-dessus de ma tête.  
Une pointe inaccessible et qu'il faudrait pourtant gravir.

Stella

Avec l'aide d'un Dieu, comme autrefois ?  
Tu rêves, ma pauvre petite...

Mais d'où vient la tristesse d'Amanda ? On a pourtant abattu tous les murs qui barraient l'avenir de l'homme et de son « bonheur », et le plus épais de tous, la mort. Amanda se demande : « Abattu un mur ? Peut-être... Et si vous aviez muré une porte ? »

Voilà l'enjeu. Dans sa préface, Gustave Thibon précise :

Tout gravite autour de cette interrogation suprême : Dieu est-il pour nous une promesse authentique de vie éternelle, ou bien une assurance imaginaire contre les maux qui affligent la vie d'ici-bas et contre la mort qui l'abolit ?

### En définitive

Est-ce la peur de la mort qui nous fait crier vers Dieu ou est-ce l'appel de Dieu qui nous fait accepter et désirer la mort ? Et si nous avons le choix entre la perpétuité et l'éternité, de quel côté pencheraient nos vœux ?

C'est là, explique Thibon, une « question-limite » qui départage à jamais les hommes de l'avenir et de l'éternité, parmi les croyants modernes :

Si du jour au lendemain, la Science supprimait la mort, que choisiriez-vous ?  
De profiter d'une découverte qui vous priverait pour jamais de Celui que vous appelez votre Dieu, ou bien de vous précipiter dans l'inconnu pour le rejoindre ?

Amanda incarne ici le besoin de Dieu, non plus en tant que guérisseur ou consolateur temporel, mais en tant que Dieu : l'inconnu et le mystère à l'état pur. Elle choisira donc le risque total et irréversible de la mort pour retrouver la source et l'achèvement de son être :

Je renonce à l'immortalité que je tiens  
pour l'éternité que j'espère. De tout le poids  
de cette vie illimitée que je subis et que je refuse,  
je choisis la mort.

Pour Amanda, le Christ n'était qu'un souvenir du passé, mais elle aspirait de toute son âme à ce qu'il avait révélé. Pour saint Paul, l'éternité qu'il espère, c'est le Christ vivant lui-même : « J'ai l'ardent désir de m'en aller et d'être avec le Christ. »

Ce *oui* de la foi à ma résurrection jointe à la sienne, Jésus va m'aider à le dire : il se présente à moi comme le grand révélateur de l'Au-delà. Certes, le mystère n'est pas évacué, mais je suis conduit par la main. Je n'ai pas à chercher des expériences d'outre-tombe : Jésus ne se présente pas en visionnaire de l'après-vie, mais il est dans son être même le Voyant et le Vivant de ce monde invisible vers lequel il nous entraîne :

Jn 6,40 Oui, c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et moi je le ressuscite au dernier jour.

Il en parle sans hausser le ton comme un homme qui décrit sa terre natale, qui en connaît le chemin et rassure notre cœur :

Jn 14,2 Dans la maison de mon Père,  
il y a beaucoup de demeures,  
sinon vous aurais-je dit que  
j'allais vous préparer le lieu où vous serez ?  
Et quand je serai allé vous le préparer,  
je reviendrai et vous prendrai avec moi,  
si bien que là où je suis, vous serez vous aussi.

C'est tout l'Évangile qui me parle ainsi, et toute la Bible, qui me prépare à la rencontre du « Premier-né » d'entre les morts, Celui qui me sauve de la mort.

De l'arbre de vie dans le Paradis de la Genèse aux arbres de vie de l'Apocalypse qui fructifient douze fois et dont les feuilles peuvent me guérir, moi, pécheur, il y a cet ensemble si cohérent qui comble toute attente.

Alors je puis m'émerveiller et rendre grâce, lorsque j'ai répondu *oui* à cette question primordiale qui atteint ma foi en son centre même : Crois-tu à ta propre résurrection ?

Et libéré de moi-même, je laisse la joie envahir mon cœur. Elle m'arrive portée par la foi joyeuse et l'assurance des saints, fortes parfois jusqu'à l'humour, celui de Thomas More mettant le pied sur l'échafaud et demandant courtoisement au bourreau : « Voulez-vous m'aider à monter, monsieur le bourreau, car pour descendre, je me débrouillerai bien tout seul », et, posant sa tête sur le billot, il demande une seconde afin de dégager sa barbe « car,

dit-il, celle-ci n'a pas commis de trahison ». Alors dans la douceur et l'héroïsme il sacrifia sa vie pour l'Eglise.

Et je demande la confiance du bon Larron, dont la phrase « Jésus souviens-toi de moi dans ton Royaume », fut la clé qui ouvrit le paradis à ce spécialiste du crochetage en douceur des portes !

Je vois là des symboles qui m'enchantent : l'insuffisance des mots pour parler du ciel n'est pas un obstacle si nous les utilisons avec la simplicité et l'humour qui conviennent devant l'indicible.

Le ciel ? Une claire et pure lumière, où la mort est abolie, que ni douleur, ni chagrin, ni soupir n'obscurcissent, une vivante lumière qui jaillit du centre de nous-même et imprègne l'être entier — corps, âme, esprit — de paix.

Une harmonie du moi enfin totalement unifié, pleinement accordé — comme une corde musicale — à Dieu et en accord — au sens du cœur — à tous les autres. Une harmonie ne connaissant plus division, insécurité, opacité, et multipliée à l'infini, où tous sont joyeux du bonheur de tous, où les affinités en même temps subsistent, où nos liens terrestres trouvent leur achèvement et leur plénitude. C'est un mystère d'intimité qui nous comblera : Dieu plus intime à moi-même que moi, son être irradiant mon être. Alors « nous comprendrons la beauté de la nature divine du Père en contemplant la gloire de Celui qui a resplendi de lui <sup>1</sup> ».

Et Celui-là nous fera entrer nous aussi dans « la douce familiarité de Dieu » qui convient à de vrais fils du Père. Là dans cette vivante Demeure qu'est Dieu lui-même, nous le connaissons comme nous sommes connus de lui, sans mots et sans images intermédiaires, chacun à la mesure de son amour, chacun en plénitude.

« Mon Dieu, vous avez dépassé mon attente », ce que Thérèse de Lisieux disait sur terre, malgré les souffrances de son corps et l'obscurité où sa foi se débattait, devient la vérité absolue du ciel : une attente de Dieu à chaque instant comblée, à chaque instant grandissante, à chaque instant dépassée par la divine Présence.

Imaginations naïves ? Non, car Dieu lui-même, dans l'Ecrite-

---

<sup>1</sup> Saint Cyrille d'Alexandrie, Homélie sur Jn 16, 25



ture, « l'admirable recueil de Son Esprit », a utilisé nos humbles mots en des images sensibles : des arbres toujours verts exprimant l'infini bonheur toujours renouvelé, les saints resplendissants comme la flamme, une montagne sainte où le Seigneur dressera un festin pour son peuple...

Images dépassées ? Non, car je sais que les mots ne pourront jamais « dire » mais peuvent me conduire comme un aveugle par la main, à « ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, ce que son oreille n'a pas entendu, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor 2, 9).

Un amour m'attend. Murmurant les paroles finales et sans limites de la Bible <sup>1</sup>, j'anticipe déjà ce qui, bientôt, sera mon émerveillement sans fin :

« Il essuiera toute larme de mes yeux.

La mort ne sera plus

Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, ces détresses auront disparu.

Plus de nuit.

Il me dira : « Voici, je fais toutes choses nouvelles.

Ecris : ces paroles sont véridiques et certaines. »

Je serai son Dieu et lui sera mon fils.

Maranatha,

Oh oui, viens Seigneur Jésus ! »

---

<sup>1</sup> Apocalypse, ch. 21 et 22.

*Au rocher trop haut pour moi  
Conduis-moi, douce lumière.  
Toi qui m'as cherché  
Pour que je te cherche,  
Qui m'as trouvé  
Pour que je te trouve,  
Et te trouver  
C'est te chercher encore,  
Car chercher n'est pas une chose  
Et trouver une autre  
Quand chacune appelle l'autre.*

*Je serai comblé de n'être jamais rassasié  
De te désirer,  
Et, « de commencement  
En commencement  
Par des commencements  
Qui n'ont jamais de fin <sup>1</sup> »,  
J'irai...*

Jeudi Saint  
24 mars 1932, La Valsainte  
24 mars 1982, Cîteaux

---

<sup>1</sup> Saint Grégoire de Nysse

## QUELQUES POINTS DE REPÈRE CHRONOLOGIQUES

- 1908 31 août, naissance de Jacques Loew à Clermont-Ferrand.
- 1918 Elève au lycée de Nice, puis étudiant à la Faculté de Droit et à l'Ecole des Sciences politiques de Paris.
- 1929 Avocat au barreau de Nice jusqu'à son entrée chez les Dominicains.
- 1932 Au cours d'un séjour en sanatorium en Suisse, il retrouve l'Evangile.
- 1934 Entrée au noviciat des Dominicains à Saint-Maximin, dans le Var.
- 1939 Profession solennelle.  
29 octobre : ordination sacerdotale.

## 1. Les premiers contacts en solitaire

- 1941 Juillet : à Marseille, J. Loew collabore avec le Père Lebret et René Moreux à la fondation du mouvement « Economie et humanisme ». Secrétaire de rédaction de la revue, il rencontre Simone Weil.
- 1942 1<sup>er</sup> janvier : première paye de docker.  
Il va vivre seul dans le quartier des ouvriers du port. Il poursuit l'étude sur la situation socio-économique des dockers tout en travaillant sur les quais.  
Il entre en relation avec Madeleine Delbrêl.  
Octobre : quelques prêtres et religieux, qui se réunissaient depuis 1941, sollicitent de Mgr Delay la possibilité d'un essai de vie communautaire évangélique et missionnaire dans le cadre d'une paroisse ouvrière.  
Première édition de *Les dockers de Marseille — Analyse type d'un complexe*.
- 1944 Premières améliorations de la situation professionnelle des dockers : assurance d'un salaire minimum fixe.

## 2. Tâtonnements et crise : la Mission de Marseille

- 1945 1<sup>er</sup> novembre : Mgr Delay confie à J. Loew et quelques prêtres la paroisse Saint-Louis dans la banlieue nord de Marseille. Son originalité est l'union entre paroisse et mission.
- 1946 Mars : J. Loew est chargé de la paroisse Saint-Trophime à La Cabucelle avec deux autres prêtres. Il continue le travail de docker.  
Publication de *En mission prolétarienne*.
- 1947 Sans s'être concertés, une cinquantaine de prêtres sont au travail en France.  
Lettre pastorale de Carême du Cardinal Suhard, *Essor ou déclin de l'Eglise ?* Elle apparaîtra comme une préfiguration des vues de la constitution conciliaire sur l'Eglise dans le monde de ce temps.

Loi votée par le Parlement sur le salaire de garantie des dockers. Offre à J. Loew d'aller à Moscou en délégation syndicale. Il refuse au nom de son option pour l'Évangile.

- 1948 Existence à La Cabucelle de petites « communautés de voisinage » autour de la Parole.  
Février : Lettre pastorale du Cardinal Suhard, *Le sens de Dieu*.
- 1952 Novembre : Parution du premier album *Fêtes et saisons* que J. Loew réalise, *Dieu existe*. Il sera suivi de dix autres.
- 1953 Septembre : l'affaire des prêtres-ouvriers éclate au grand jour avec les décisions de Rome de transformer les conditions d'existence des prêtres en monde du travail.
- 1954 19 janvier : injonction à tous les prêtres-ouvriers de cesser le travail avant le 1<sup>er</sup> mars.  
2 février : J. Loew arrête son travail de docker après avoir expliqué le sens de son obéissance à ses compagnons de quais.  
Avril : projet en vue de la fondation d'un institut missionnaire.  
Juillet : Mgr Delay, sollicité par les chrétiens du quartier, autorise l'équipe à entreprendre, à temps limité, un travail à domicile qui lui permette de vivre de son salaire.

### 3. Les réalisations : la Mission Ouvrière Saint-Pierre-et-Paul et l'École de la Foi

- 1955 Août : retraite-session rassemblant quelques prêtres et des jeunes gens. C'est le point de départ de la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul (M.O.P.) fondée pour l'évangélisation du milieu ouvrier et la formation de prêtres issus de ce milieu.
- 1956 Août : pour la première fois, tous les équipiers passent un mois de retraite-formation chez les Trappistes de Cîteaux.  
15 septembre : Mgr de Provençères, archevêque d'Aix-en-Provence, reconnaît officiellement le groupe de la Mission Ouvrière Pierre-et-Paul.
- 1959 Publication de *Journal d'une mission ouvrière*.

- 1960 Septembre : une nouvelle équipe de ministère démarre à Toulouse avec deux prêtres et deux missionnaires au travail.  
Noël : premier voyage au Sahara.
- 1961 Une équipe commence au Sahara, partageant la vie des techniciens du pétrole dans le désert, à Hassi-Messaoud.
- 1962 Premiers contacts avec le Brésil et l'Amérique du Sud.
- 1963 Départ de deux équipiers pour le Brésil.
- 1964 Parution de *Comme s'il voyait l'invisible*.  
Juin-novembre : J. Loew rejoint l'équipe du Brésil dans la banlieue de São Paulo. Jusqu'en 1969, il réside là environ 9 mois par an.  
19 août : mort accidentelle de Paul Xardel.  
13 octobre : mort de Madeleine Delbrêl.
- 1965 29 juin : la M.O.P. est reconnue officiellement par l'Église comme « institut apostolique de droit diocésain ».  
24 septembre : un acte de la Congrégation des Religieux transfère J. Loew à la M.O.P. Il quitte l'Ordre dominicain pour se consacrer à ce groupe naissant.
- 1968 Premières communautés de base au Brésil.
- 1969 J. Loew revient en Europe : début de l'École de la Foi à Fribourg, destinée à la formation d'annonciateurs de l'Évangile, laïcs ou religieux.
- 1970 28 février-5 mars : J. Loew prêche la retraite au Vatican : *Ce Jésus qu'on appelle Christ*.  
Fondation de 4 équipes de la M.O.P. à Montréal (Canada), Tokyo (Japon), Tremblay (région parisienne), Salvador de Bahia (Brésil).
- 1973 Août : lors de l'assemblée générale de tous les équipiers, J. Loew donne sa démission comme responsable d'ensemble de la M.O.P. Il est remplacé par Michel Cuénot.

- 1974 Extension de l'Ecole de la Foi, tant à Fribourg que par de nombreuses sessions en Afrique, Canada, Europe.
- 1981 J. Loew obtient d'être remplacé à l'Ecole de la Foi par un laïc, Noël Aebischer.
- 1982 Tout en restant membre de la M.O.P., il partage désormais la prière et la vie des moines cisterciens-trappistes de l'abbaye de Cîteaux.

*On trouvera des indications plus détaillées dans le livre de Marie-Paule Prémat, Jacques Loew ou le défi évangélique, Fayard-Mame, p. 172-183.*